

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 72

Fascicules 2 et 3 - Deuxième trimestre 1977

Numéro spécial sur les Martyrs
de Vienne et de Lyon (177)

LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1977

SOMMAIRE

- *L'exposition au musée d'art chrétien*, par G. CHAPOTAT et A. PELLETIER
- *Les persécutions*, par André HULLO
- *Le culte des martyrs à Vienne : sainte Blandine*, par G. CHAPOTAT et J.-F. REYNAUD
- *Le culte des martyrs à Vienne : le Jour des Merveilles*, par André HULLO
- *Paganisme et christianisme à Vienne*, par André PELLETIER
- *Influences religieuses d'Asie Mineure aux origines de la chrétienté viennoise*, par Henri DALMAIS
- *Les églises Saint-Pierre et Saint-Georges de Vienne*, par Jean-François REYNAUD
- *Bibliographie*, par J.-François GRENOUILLET
- *Quelques remarques sur les chrétientés de Lyon et de Vienne*, par M. LE GLAY

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour "répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises" (article premier des statuts).

Pour 1977

Abonnement annuel normal	50,00
Abonnement de soutien	100,00
Retraités et étudiants	30,00

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

Aux abonnés du Bulletin

Tous les abonnements, quelle qu'en soit la date du versement, se terminent avec le quatrième fascicule du n° 71 (1976).

Toutes les personnes désirant recevoir les quatre fascicules du n° 72 (1977) doivent donc en verser le montant au plus tard au cours du 1^{er} trimestre 1977, sinon elles risquent de se voir supprimer ce service.

Cette date de départ unique diminue les frais de secrétariat, surtout si le versement est effectué par virement postal au compte des « Amis de Vienne », Lyon, n° 185-71-J.

FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES " AMIS DE VIENNE " POUR L'ANNEE 1977

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien	100 F
Abonnement normal	50 F
Etudiants - Retraités	30 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante : Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

Programme de nos manifestations au verso

15 juin - 30 septembre :

**EXPOSITION SUR LES MARTYRS DE 177
ET LES DEBUTS DE L'EGLISE CHRETIENNE A VIENNE**

MANIFESTATIONS PREVUES POUR LE 4^e TRIMESTRE

*(La date précise sera donnée par la presse et par le Bulletin
qui paraîtra fin septembre)*

- Visite du chantier de fouilles de Saint-Georges et Saint-Pierre sous la direction de J.-F. Reynaud, maître-assistant à la Faculté de Lyon.
- Visite du musée de la batellerie à Serrières et de l'église de Champagne.
- Visite de Sainte-Colombe.
- Conférences avec projection de diapositives :
 - « Joseph Bernard, sculpteur », par M. Chautant, directeur général honoraire des P.T.T. ;
 - « Les églises romanes d'Auvergne », par Mme Gillan, agrégée de l'Université.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 72

Fascicules 2 et 3 - Deuxième trimestre 1977

Numéro spécial sur les Martyrs
de Vienne et de Lyon (177)

LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1977



EXPOSITION :

Les martyrs de 177 et les débuts de l'église chrétienne de Vienne

(MUSEE D'ART CHRETIEN, 15 JUIN - 30 SEPTEMBRE 1977)

Cette exposition est organisée dans le cadre de la célébration du dix-huitième centenaire des martyrs chrétiens de Vienne et de Lyon et, malgré les difficultés qu'engendre la rareté des documents relatifs au drame de 177 et aux débuts de l'Eglise chrétienne de Vienne, elle se veut résolument novatrice et didactique.

Elle a d'autre part le grand avantage de bénéficier, grâce à l'initiative de la Municipalité, de la remise à neuf des trois salles du Musée d'Art chrétien, spacieuses dépendances du cloître roman de Saint-André-le-Bas.

Salle I. — Le martyre de 177

Cet événement insigne du christianisme gaulois naissant nous est connu grâce à la lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon à leurs frères d'Asie et de Phrygie, lettre rapportée par Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, au IV^e siècle. Il a donc paru nécessaire de citer quelques extraits de cette lettre, accompagnés du commentaire admiratif de Renan et illustrés par une grande carte du bassin méditerranéen qui évoque les liaisons maritimes entre l'Orient et la vallée du Rhône.

Suit la liste des quarante-huit martyrs, dont quelques-uns sont célèbres, comme Pothin, mort en prison, ou Blandine et le diacre viennois Sanctus, qui furent livrés aux fauves dans l'amphithéâtre. Ce monument, remis au jour à Lyon par de récentes fouilles sur l'emplacement de l'ancien Jardin des Plantes, figure ici au centre d'une abondante documentation.

Un agrandissement de monnaie représente Marc-Aurèle, empereur philosophe et pacifiste, qui eut cependant à faire face au cours de son règne à de nombreuses difficultés. En dessous du cliché il est même souligné que le martyre de Lyon n'a pas eu lieu par sa volonté. A. Audin, conservateur du Musée gallo-romain de Fourvière, n'en attribue-t-il pas l'origine à la simultanéité de la fête chrétienne de Pâques et de la fête du Printemps célébrée dans le culte de Cybèle ? Ce seraient ainsi les initiés de Cybèle qui auraient déclenché la répression.

Plus loin est évoqué « le Jour des Merveilles », c'est-à-dire la fête des martyrs, avec sa procession, terrestre et fluviale, dont la commémoration aura lieu, à Vienne, le 26 juin, en partant du vieux sanctuaire de Saint-Ferréol, sur la rive droite du Rhône.

Face à ce christianisme naissant le monde païen se dresse, au centre de la salle, puissant, redoutable, diversifié.

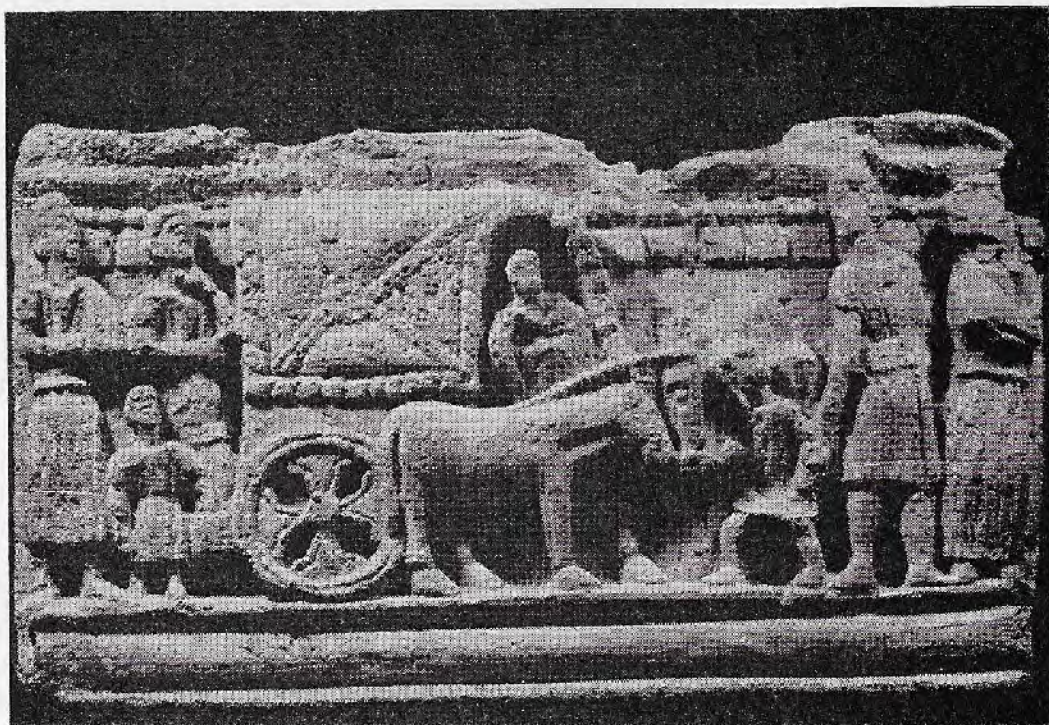


FIG. 1. — Bas-relief de la translation des reliques

Voici d'abord les divinités du panthéon gallo-romain, qu'elles soient d'origine gauloise comme Sucellus et les déesses-mères, ou romaines comme Jupiter, Diane et Sol. Elles apparaissent sous des formes variées (statues, bas-reliefs, clichés), accompagnées de la mosaïque de l'enlèvement de Ganymède, mythologie bien connue et symbole.

Place est faite également au culte impérial avec la figuration du temple dit d'Auguste et de Livie, le plus beau vestige archéologique de la ville ; tandis qu'un autre document montre la Tutela, divinité protectrice de la cité, la tête coiffée d'une couronne murale.

Enfin l'attention est tout particulièrement attirée par les cultes orientaux : celui de Mithra, avec le relief de Kronos-Aiôn, celui de Cybèle, avec la maquette élaborée d'après les vestiges du sanctuaire que l'on peut admirer aujourd'hui dans le Jardin archéologique.

Salle II. — Vienne au II^e siècle

Un grand panneau souligne la topographie exceptionnelle du site de Vienne, avec ses cinq collines disposées en hémicycle au-dessus du Rhône, grande voie de communication, de commerce et d'acheminement des idées et des croyances entre le sud et le nord de la Gaule.

A cette Vienne du II^e siècle, en pleine extension, splendide et prospère, se rapportent, exposés dans cette salle, des objets de la vie quotidienne (lampes, monnaies, poteries) et des vestiges de la nécropole fouillée il y a quelques années par G. Chapotat au nord de la ville, dans le quartier de Charavel (tombes à inhumation et à incinération, foyers à offrandes, inscription, bas-relief).

Salle III. — Les débuts de l'église chrétienne de Vienne

Le visiteur trouvera ici un matériel composé de sarcophages, de bas-reliefs, de stèles, d'inscriptions et surtout une présentation de travaux, publiés ou inédits, qui autorisent à s'en tenir actuellement à la mise au point suivante.

Il faut reconnaître que les débuts de l'église chrétienne de Vienne sont obscurs. On ignore en effet si la communauté des chrétiens viennois est autonome ou rattachée à l'Eglise de Lyon. On sait seulement que le premier évêque de Vienne, Crescens, exerce son ministère au milieu du III^e siècle. Un siècle plus tard Ammien Marcellin signale, à Vienne, l'existence d'une église dans laquelle l'empereur Julien a assisté à la fête de l'Épiphanie.

Cependant les fouilles archéologiques, entreprises depuis quelques années par J.-F. Reynaud, sont en train de confirmer l'ancienneté des premiers établissements chrétiens.

A Saint-Georges le niveau le plus ancien (IV^e-V^e siècle) a révélé un bâtiment qui serait une annexe de l'église Saint-Pierre, située à proximité. Cette église Saint-Pierre aurait pu elle-même succéder à un monument romain dont J.-F. Reynaud pense avoir retrouvé les fondations.

A partir du IV^e siècle les documents chrétiens se font plus nombreux. C'est la magnifique collection d'épigraphes exposées habituellement sur les murs du cloître de Saint-André-le-Bas et dont on retrouvera les exemplaires les plus significatifs dans notre troisième salle : l'épigraphie de Foedula, baptisée de la main de saint Martin, celle du diacre Dulcitius et celle d'Uranus. C'est

aussi le relief viennois de la translation des reliques (fig. 1), prêté par le Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye.

A la fin de l'Antiquité, sous la conduite de ces deux illustres évêques que sont saint Mamert et saint Avit, la chrétienté viennoise peut s'enorgueillir de posséder onze églises et monastères. Elle est triomphante.

G. CHAPOTAT - A. PELLETIER

Les persécutions

L'année 177 est le dix-huitième centenaire des Martyrs des Eglises de Vienne et de Lyon. En effet c'est en 177 qu'a lieu la plus grave persécution contre les chrétiens, qui dépasse de loin celle de Néron en 64, car si cette dernière fut cruelle, elle fut limitée dans le temps, et circonscrite à Rome.

Sous Domitien (81-96) les auteurs chrétiens (1) parlent de nouvelles persécutions, mais en réalité elles touchent surtout les Juifs, l'empereur confondant volontairement chrétiens et Juifs pour mieux augmenter le produit de l'impôt cultuel juif ; en même temps, jaloux de son autorité il frappe impitoyablement toute résistance dans l'aristocratie et parmi les intellectuels. Il se peut alors que des chrétiens se trouvent parmi les personnes arrêtées.

Avec Trajan (98-117) le problème chrétien est posé clairement à la suite d'une lettre que Pline le Jeune, gouverneur de Bithinie, adresse à l'empereur, pour obtenir des directives. La réponse est nette : il ne faut pas rechercher les chrétiens, il ne faut les condamner que s'ils sont dénoncés régulièrement ou s'ils refusent d'abjurer. Ce texte est capital car il prouve qu'il n'existe aucune législation anti-chrétienne, aucune loi répressive envers les chrétiens et qu'il ne peut y avoir ainsi aucune persécution d'ensemble ; néanmoins le seul nom de chrétien est un motif suffisant d'accusation et constitue en soi un chef de condamnation.

Ainsi dans la mesure où les chrétiens ne troublent pas l'ordre public ou la moralité, ils sont tolérés, mais ils peuvent être poursuivis à chaque instant. Dans cette situation périlleuse, il y aura sous les Antonins un certain nombre de persécutions individuelles, mais toujours limitées et partielles.

L'affaire de 177 est la répression la plus grave, la plus systématique. Elle nous est connue par la lettre (3) envoyée quelque temps après le massacre par la communauté chrétienne de Vienne et de Lyon à ses frères d'Asie et de Phrygie.

(1) Tertullien et Eusèbe.

(2) Plin le Jeune : Epist. X, 96.

(3) C'est l'historien Eusèbe de Césarée en Palestine qui nous a transmis ce document que l'on trouve dans son *Histoire Ecclésiastique*, livre V.

C'est le premier document authentique que nous possédons sur les premiers chrétiens de la vallée du Rhône.

Le mécanisme de la persécution, d'après la lettre paraît simple : à la suite de la colère de la foule, les chrétiens sont « hués, frappés, traînés à terre, dépouillés, lapidés, séquestrés » (4). La répression s'amplifie puisque chaque jour on en arrêtait d'autres et que le légat « avait ordonné l'ordre officiel de nous rechercher tous » (5). Ainsi le diacre viennois Sanctus, l'évêque Pothin sont jetés en prison.

L'empereur Marc-Aurèle (fig. 1) consulté, s'en tient aux principes de Trajan « qu'on soumit les chrétiens aux supplices, mais que si certains reniaient, on les libérât » (6). Le paroxysme de la répression a lieu à l'occasion de la fête solennelle qui se déroule chaque année à Lyon début août ; là se rassemblaient les délégués des trois Gaules pour discuter des affaires et surtout pour célébrer le culte impérial.

On peut se demander si l'origine de ce mouvement de foule contre les chrétiens se trouve dans leur refus du culte à l'empereur, ou bien dans leur morale explosive prêchant l'égalité de tous dans une société fondée sur l'esclavage, ou bien encore dans leur monothéisme.

Amable Audin (7) propose une explication séduisante et assez satisfaisante en s'appuyant non pas sur la lettre elle-même, mais à la fois sur un texte adressé l'année suivante à Marc-Aurèle, et sur l'étude du calendrier : l'affrontement est né de la rivalité entre la secte des adeptes de Cybèle et les chrétiens. En effet en 177 la Pâque chrétienne, fête mobile, coïncida avec la fête du Renouveau de Cybèle et d'Attis qui avait lieu régulièrement lors de l'équinoxe du printemps : il n'en fallait pas plus que pour cette concurrence et la haine qui séparait les deux communautés se transforment en lutte ouverte et sanglante.

Les prêtres de Cybèle avaient d'ailleurs l'appui des autorités romaines car non seulement ils acceptaient de célébrer le culte impérial mais souvent ils en étaient les servants.

Ainsi la persécution prend toute sa signification profonde : il s'agit d'une incompatibilité idéologique entre deux religions ; mais en même temps elle a un sens politique très marqué : par

(4) Lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon, I, 7.

(5) Lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon, I, 14.

(6) Lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon, I, 47.

(7) A. AUDIN, *Archéologia*, n° 50, sept. 1972 ; - *Lyon, miroir de Rome dans les Gaules*, Lyon, 1965.



FIG. 1. — L'empereur Marc-Aurèle

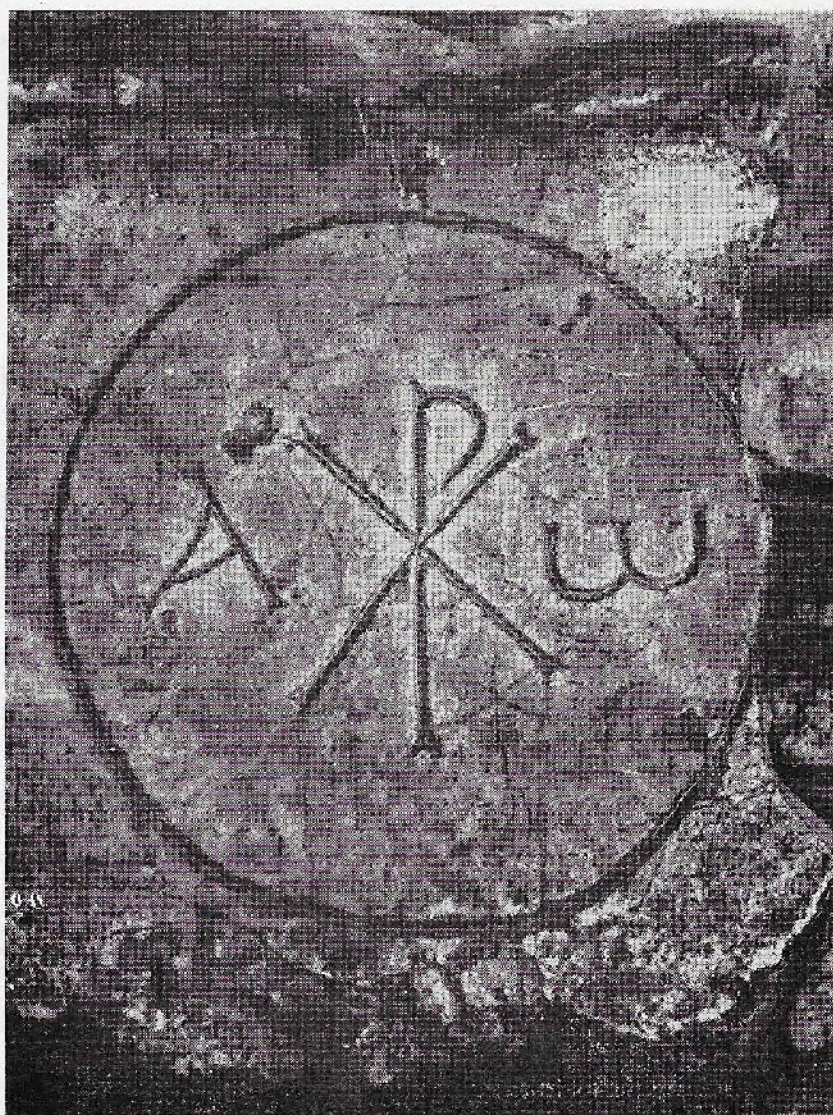


FIG. 2. — Monogramme du Christ

le refus absolu de la religion romaine les chrétiens s'excluaient de la communauté civique et apparaissaient comme des éléments associaux et subversifs.

Mais si atroce que fût cette répression, il ne semble pas qu'elle fût menée d'une façon totale, puisque des chrétiens envoyaient cette lettre. Il s'agissait à la fois de faire un exemple et de donner satisfaction à la foule et aux adeptes de Cybèle, sans se lancer dans une répression interminable et compliquée.

Tout cela se passe à Lyon, il semble bien qu'il n'y ait eu à Vienne ni arrestation ni exécution, car il est peu probable que l'on ait transféré des Viennois à Lyon pour y subir le martyre, pour l'excellente raison que les deux villes appartenaient à deux provinces différentes, donc à deux juridictions distinctes. Les martyrs viennois comme le diacre Sanctus ont été sans doute arrêtés à Lyon parce qu'ils s'y trouvaient de passage ou qu'ils y étaient installés.

Néanmoins le souvenir des martyrs s'est perpétué dans notre cité, ainsi dans la toponymie avec la colline Sainte-Blandine, mais aussi dans la liturgie avec la fête des Merveilles célébrée le 2 juin de chaque année jusqu'à la Révolution.

André HULLO

BIBLIOGRAPHIE

- BAYET Jean. — *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*. Payot, 1973.
- LE GLAY Marcel. — *La religion romaine*. Colin, 1971.
- DANIÉLOU Jean, MARROU Henri. — *Nouvelle histoire de l'Eglise*. Tome I. Ed. du Seuil, 1963.
- GRÉGOIRE H. — *Les persécutions dans l'Empire romain*. Bruxelles, 1951.
- MOREAU J. — *La persécution du christianisme dans l'Empire romain*. Paris, 1956.
- SIMON Marcel. — *La civilisation de l'Antiquité et le Christianisme*. Arthaud, 1972.

Le culte des martyrs de 177 à Vienne : Sainte-Blandine

Le culte de sainte Blandine a pratiquement disparu à Vienne, alors qu'il est attesté dans cette ville dès l'époque mérovingienne. Un monastère, dédié à la martyre de 177, apparaît sur la colline qui porte aujourd'hui son nom, puis il est détruit par les protestants en 1562 et ne laisse guère de traces. Au XVIII^e siècle les historiens locaux donnent un nouvel essor au culte des martyrs et affirment que, de Lyon, leurs cendres furent transportées à Vienne et même que les chrétiens viennois ont subi le martyre dans leur ville.

I. — La colline de Sainte-Blandine dans l'Antiquité.

La colline de Sainte-Blandine est isolée de l'arrière-pays viennois par une assez forte dénivellation. Elle domine encore plus nettement la colline de Pipet dont elle est séparée par un vallon bien dessiné. Ces deux collines, constituées par un soubassement de roches primaires qui appartient géologiquement au Massif Central, représentent les deux acropoles de l'oppidum de Vienne gauloise (1).

A l'époque romaine l'éminence qui nous intéresse aurait porté le nom de *Quiriacum* (2).

La désinence *ac* de *Quiriacum* est en général considérée comme caractéristique de gentilices gallo-romains, mais elle peut déceler également une origine celtique, telle cette *Aula Quiriaca* dont les textes anciens font mention dans la région du pays de Guérande (Loire-Atlantique) (3).

En outre Camille Jullian voyait dans « les hauteurs qui dominant le confluent du Rhône et de la Gère » un des emplacements possibles de *Solonium*, ultime bastion de la résistance gauloise d'après Dion Cassius, lors de la révolte des Allobroges de 62-61 (4).

(1) G. CHAPOTAT, *Vienne gauloise, le matériel de La Tène III trouvé sur la colline de Sainte-Blandine*, Lyon, Audin, 1970, p. 21-24.

(2) ADON, *Vie de saint Theudère*, 5. *Description de Vienne*.

(3) Observation signalée par un correspondant d'*Archéologia*, P. Quentel.

(4) C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, Paris, Hachette, 1909, t. III, p. 123, note 5 ; et t. VI, p. 331, note 3.

De toute façon d'importants vestiges de la fin de la civilisation de la Tène (La Tène III, ^{III} siècle avant J.-C., période durant laquelle Gaulois et Romains cohabitent à Vienne) ont été mis au jour près du sommet de la colline de Sainte-Blandine (5).

Il s'agit essentiellement d'objets en céramique, en bronze et en fer. La poterie gauloise est constituée de céramique commune et de vases plus fins ou ornés de bandes peintes ; elle s'accompagne d'une paire de chenets céramiques, de vases à vernis noir ou rouge importés d'Italie et de céramique gallo-romaine précoce. Les autres objets sont très divers : armes, accessoires de vêtement et de parure, ustensiles de toilette, instruments de travail, ustensiles de cuisine, perles de verre, monnaies en particulier allobroges.

Sous le Haut-Empire la colline de Sainte-Blandine est comprise, ainsi que quatre autres collines dont Pipet, dans l'enceinte de sept kilomètres (une des plus vastes des Gaules) qui entoure la colonie viennoise. Au Bas-Empire elle se trouve à l'extérieur (6). Tout récemment une tête de statue colossale, représentant sans doute Junon, a été découverte au pied de la pente ouest (7).

II. — Le monastère de Sainte-Blandine.

Notre document le plus ancien concernant le monastère de Sainte-Blandine est la vie de saint Clair, abbé de Saint-Marcel (milieu du ^{VII} siècle) (8). Le narrateur raconte la visite du jeune Clair et de sa mère à la *memoria* de Saint-Ferréol. Clair, sa vocation assurée, s'installe chez les moines de Saint-Ferréol, tandis que sa mère choisit le monastère de Sainte-Blandine, destiné à recevoir les veuves qui voulaient se consacrer à la vie monastique. Devenu prêtre, Clair est chargé d'exercer son ministère auprès des religieuses de Sainte-Blandine, au nombre de vingt-cinq. Il devient ensuite abbé de Saint-Marcel. Avant de mourir, il demande à être enterré dans l'église Sainte-Blandine.

En fait, la *Vita Sancti Clari* n'a pas été écrite au ^{VII} siècle. Adon n'en parle pas ; Léger, par contre, l'utilise. On peut toutefois penser que le passage qui concerne les sanctuaires viennois est plus ancien et correspond bien à l'époque mérovingienne (9).

(5) G. CHAPOTAT, *Vienne gauloise*, op. cit., p. 47-145.

(6) G. CHAPOTAT, *Le problème des enceintes successives de Vienne depuis la conquête romaine jusqu'au Bas-Empire*, Bulletin de la Société des « Amis de Vienne », n° 4, 1976, p. 7-30.

(7) A. PELLETIER, *Sur une colline de Vienne, les vestiges monumentaux d'un sanctuaire*, Archéologia, n° 101, déc. 1976, p. 56-63.

(8) *Acta Sanctorum*, janv. I, 55-66 ; et P. CAVARD, *Vienne la Sainte*, nouvelle édition, Vienne, Blanchard, 1977, p. 112.

(9) E. DESCOMBES, *La topographie chrétienne des cités de la Gaule, des origines à la fin du ^{VII} siècle*. Publication du Centre de Recherches sur l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge (Université Paris X). Notice sur Vienne, p. 130.

En 887, une charte mentionne l'église Sainte-Blandine. L'abbé Ratburnus se déclare prêt à restaurer l'église dédiée à sainte Blandine, s'il peut en user comme son bien propre (10). On ne sait pas s'il a installé une nouvelle communauté de moines. Chorier le suppose d'après l'inscription d'un certain Dodon, où il est question du lieu-dit de Sainte-Blandine et d'une communauté d'hommes (11), mais H. de Terrebasse réfute son argumentation (12). On peut donc supposer une destruction à l'époque des Sarrasins et une reconstruction à la fin du ix^e siècle.

Au xi^e siècle, l'église Sainte-Blandine fait partie des possessions de Saint-André-le-Haut. Ce fait, attesté par une bulle de confirmation du pape Alexandre III du 4 mars 1174, pourrait remonter, d'après Cavard, au début du xi^e siècle (13). L'ordinaire de la ville de Vienne mentionne le chapelain qui dessert l'église Sainte-Blandine et doit assister l'archevêque à la cathédrale, le jour des Rameaux (14).

L'église constitue également une étape pour la procession du Jour des Merveilles. On y montait après avoir abordé à Saint-Pierre et on y célébrait la grand-messe. Pour les Rameaux, l'archevêque bénissait les palmes et prononçait un sermon. Une autre procession montait à l'église pour les Rogations (15).

Vienne étant occupée par les protestants, l'église est détruite le 11 juin 1562 sur l'ordre du sieur de Bernin, gouverneur de la ville (16). Une croix rappellera longtemps l'emplacement de l'ancienne église et au xviii^e siècle encore des dévotes viendront apporter leurs offrandes au pied de la croix (17).

Un sondage effectué en 1955 a fait apparaître une structure et un dallage qui pourraient correspondre aux vestiges de l'ancien monastère (18).

III. — Les historiens viennois et le culte de sainte Blandine.

Le martyre de 177 est commémoré à Lyon dès l'époque carolingienne : c'est le Jour des Merveilles, qui n'est guère mentionné à Vienne avant le xiii^e siècle. A cette époque on reproduit

(10) L. D'ACHERY, *Spicilegium*, 1723, t. III, p. 362.

(11) N. CHORIER, *Recherches sur les Antiquités de Vienne*, Vienne, 1846, t. I, p. 222.

(12) H. DE TERREBASSE, *Inscriptions de Vienne*, t. I, p. 22.

(13) P. CAVARD, *Vienne la Sainte*, op. cit., p. 131.

(14) U. CHEVALIER, *Ordinaire de l'église cathédrale de Vienne*, Paris, 1923, p. 103.

(15) P. CAVARD, *Vienne la Sainte*, op. cit., p. 132.

(16) Archives de Vienne, BB 34, fol. 174.

(17) C. CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne*, Lyon, 1761, p. 29.

(18) G. CHAPOTAT, *Vienne gauloise*, op. cit., p. 42-43, fig. 10.

à Vienne la procession lyonnaise, fluviale et terrestre. On allait ainsi de Saint-Romain-en-Gal à Sainte-Blandine, en passant par St-Ferréol-d'outre-Rhône et Saint-Pierre (église des Apôtres) (19).

Au ^{xvii} siècle les historiens locaux ne se contentent plus de cette imitation de la liturgie lyonnaise. Ils inventent. Pour Le Lièvre, les cendres des martyrs furent transportées à Vienne par le clergé lyonnais, et Blandine et Pontique ont souffert au pied de la colline de Pipet, dans « l'amphithéâtre ». Blandine est devenue une matrone viennoise, mère de Pontique (20). Pour Chorier, les cendres abordèrent à Saint-Romain-en-Gal, non seulement celles de Blandine et de Pontique, mais également celles d'Attale et d'Epagathe ; ensuite elles furent déposées à l'église des Apôtres (21). L'appartenance viennoise d'Attale serait attestée par une lettre du pape Pie à l'évêque Justus — un faux d'époque carolingienne — (22) ; quant à celle d'Epagathe, elle se justifierait par la stèle de L. Taïus Epagathus, d'humble origine — le martyr appartenait à un milieu beaucoup plus aisé. Il croit également que les Viennois ont été martyrisés à Vienne. Cl. Charvet rajoute Maturus à la liste des Viennois, car des tuyaux de plomb à l'estampille de Maturus ont été trouvés à Vienne (23).

Il faut donc replacer le culte de sainte Blandine dans un double contexte : la création des monastères suburbains entre le ^v et le ^{vii} siècle et le développement du culte des reliques d'une part, le renouveau religieux du ^{xvii} siècle et la passion des « antiquaires » viennois pour leur ville d'autre part. Assez curieusement d'ailleurs ce retour au passé correspond à l'époque où disparaissent des vestiges de grande importance : le monastère de Sainte-Blandine est détruit au moment où l'on s'efforce, sans argumentation valable, de naturaliser viennoise la martyre de 177. Le rôle des archéologues du ^{xx} siècle est de retrouver les vestiges de ce passé et d'en expliquer, preuve en main, la longue histoire.

G. CHAPOTAT - J.-F. REYNAUD.

(19) U. CHEVALIER, *Ordinaire de la Sainte Eglise de Vienne*, op. cit., p. 103.

(20) J. LE LIÈVRE, *Histoire de l'antiquité et de la sainteté de la cité de Vienne en Gaule celtique*, Vienne, 1623, p. 69-71.

(21) N. CHORIER, *Recherches sur les antiquités de Vienne*, op. cit., p. 173 ; et *Histoire générale du Dauphiné*, 1661, édition 1878, t. I, p. 293-296.

(22) U. CHEVALIER, *Regeste Dauphinois*, op. cit., col. 1. 2.

(23) C. CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne*, op. cit., p. 29.

Le culte des martyrs à Vienne en 177 : le jour des merveilles

La lettre sur les martyrs nous apprend que les corps des martyrs restèrent six jours sous la surveillance des soldats, afin qu'on ne pût les ensevelir, puis le septième, « on les brûla, on les réduisit en cendres. Les impies ensuite balayèrent ces cendres jusqu'au Rhône, fleuve tout proche de sorte qu'il ne restât d'eux sur cette terre aucune relique » (1).

Grégoire de Tours, qui vécut au VI^e siècle, rapporte quelques détails supplémentaires : il raconte ainsi qu'une nuit les martyrs apparurent à des chrétiens sur les bords du Rhône à l'emplacement où l'on avait brûlé leurs corps, et qu'ils se tenaient debout intacts.

C'est en souvenir de cette vision qu'a été institué le jour des Merveilles (2) célébré le 2 juin.

On trouve dans Adon une description de cette fête qui se célèbre à Lyon mais on ignore à quelle époque cette cérémonie est introduite à Vienne. Il est certain qu'elle existe au XIII^e siècle puisque une description existe dans l'Ordinaire, mais son déroulement et son ordonnance sont inspirés de ceux de Lyon.

Les historiens viennois se sont efforcés de justifier cette fête et de la présenter comme une solennité d'origine viennoise. Ainsi Jean Le Lièvre (3) affirme que c'est dans l'amphithéâtre au-dessous du château de Pipet que les chrétiens ont été exposés aux bêtes pour y être déchirés et dévorés. Nicolas Chorier (4) rapporte que les cendres des martyrs dispersées à Lyon « se rejoignirent auprès de Saint-Romain-en-Gal et l'on put discerner sans confusion celles qui appartenaient à chacun de ces martyrs dont le nom y parut visiblement ». En même temps il donne le nom des Viennois martyrs sans s'appuyer sur aucune preuve solide : Pontique, Blandine, Attale et Epagathus.

Chorier admet aussi dans une autre version que le martyr eut bien lieu à Vienne, et que les restes des suppliciés furent

(1) Lettre I, 62.

(2) P. CAVARD, *Vienne la Sainte*, Vienne, Blanchard, éd. 1977.

(3) LE LIÈVRE, *Histoire de l'antiquité et sainteté de la cité de Vienne*, Vienne, 1623.

(4) N. CHORIER, *Recherches sur les antiquités de Vienne ; - Histoire générale du Dauphiné*, 1661.

recueillis et religieusement gardés par l'Eglise de Vienne, et depuis enfermés dans l'autel de la célèbre église des Apôtres, qui est aujourd'hui celle de Saint-Pierre. Charvet (5) parle aussi des martyrs, en dresse une liste qui n'a pas plus de valeur que les autres.

Ainsi les affirmations de nos historiens ne reposent sur aucune preuve historique, et il est facile de montrer que ce sont des inventions destinées à flatter le chauvinisme local. Quoi qu'il en soit, cette solennité liturgique devait se maintenir jusqu'à la fin de l'ancien régime, alors qu'à Lyon elle disparaît très tôt, au début du xv^e siècle.

Cette fête des Merveilles se déroulait ainsi : après une sonnerie de toutes les cloches on récite aux matines l'office des Martyrs, puis on bénit l'eau, et le clergé de Saint-Maurice précédé de sa bannière et de ses deux croix, sur l'une desquelles étaient fixées les reliques des martyrs, gagne Saint-Romain-en-Gal puis le sanctuaire de Saint-Julien et de Saint-Ferréol-en-Gal (6).

Les différentes églises de Vienne attendent déjà sur les bords du Rhône la procession : moines de Saint-Sévère, de Saint-André-le-Bas, de Saint-Pierre, moniales de Saint-André-le-Haut.

Tout en chantant, le clergé prend place dans les barques décorées par les différents corps de métier. La procession fluviale aborde devant l'église de Saint-Pierre « au chant de alléluia, des versets et des répons joyeux » (7).

Après une halte à Saint-Pierre la procession se reforme selon un ordre bien déterminé : en tête le clergé de Saint-Sévère puis celui de Saint-Maurice, celui de Saint-Pierre, celui de Saint-André-le-Bas, enfin les religieuses de Saint-André-le-Haut et le peuple. On gravit alors la colline de Sainte-Blandine et dans l'église une grande messe est célébrée. Toujours en procession on regagne Saint-Maurice après une halte devant l'endroit où fut, dit-on, lapidé saint Zacharie (8).

Après la destruction du sanctuaire de Sainte-Blandine par les Protestants, puis plus tard à cause de l'écroulement du pont sur le Rhône, l'itinéraire de la procession est modifié : on ne traverse plus le fleuve, mais on va alors soit à Notre-Dame-de-l'Isle soit à l'église de Saint-Martin.

(5) CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne*, Lyon, 1761.

(6) En face d'Estressin.

(7) U. CHEVALIER, *Ordo Sancte viennensis ecclesie*.

(8) Rue de la Charité.

Il est certain qu'au XVIII^e siècle cette fête s'est vidée de son sens puisqu'on ne visite plus les vieux sanctuaires et que la procession fluviale n'existe plus.

Aujourd'hui seul le nom de la colline évoque la tragédie de 177, et une plaque apposée sur les ruines de l'église de Saint-Ferréol-en-Gal rappelle le souvenir de ce jour des Merveilles.

André HULLO.

Paganisme et christianisme à Vienne au II^{me} siècle après Jésus-Christ

Ce qui caractérise la situation religieuse à Vienne au II^e siècle de notre ère, c'est son extrême diversité. Tous les cultes païens sont représentés, par des témoignages tantôt épigraphiques ou archéologiques, tantôt iconographiques, de Sucellus divinité gauloise à Mithra, dieu de l'Orient, en passant par le panthéon gréco-romain, sans oublier le culte impérial. Bien sûr tous ces témoignages ne sont pas à mettre sur le même plan. Il existe à Vienne des cultes officiels, organisés, dirigés par des prêtres qui placent certaines divinités au premier plan. Et puis, à côté, apparaissent d'autres divinités qui sont peut-être honorées par quelques fidèles seulement dont nous avons eu la chance de retrouver la trace. Face à cette floraison de cultes païens, le christianisme naissant, au II^e siècle, fait bien pâle figure.

Le paganisme à Vienne, c'est d'abord la religion officielle, organisée à l'imitation de Rome. Deux collèges de prêtres dirigeaient celle-ci : celui des pontifes et celui des augures. Comme à Rome, les titulaires de ces deux sacerdoces étaient de grands personnages ayant tous exercé des fonctions municipales dans leur cité ou parfois même des fonctions équestres. Voici par exemple D. Iulius Capito, augure à l'époque de Trajan et qui, après avoir été *duumvir aerarii* (chargé des finances), parvient à la procuratèle d'Asturie et de Galice. Quelques documents nous montrent les prêtres viennois dans l'exercice de leur sacerdoce : il s'agit de la dédicace par le collège des augures d'un autel consacré à Mercure Auguste (1) et de trois autres consécérations, malheureusement anonymes, effectuées par les pontifes (2).

Il existait aussi à Vienne une troisième catégorie de prêtres, attachée au culte d'une divinité : Mars. Le fait n'est pas unique. En Gaule, Mars et lui seul a eu un flamine à Aix-en-Provence, à Lyon et chez les Trévires. A Vienne, la création du flaminat de Mars remonte au début de notre ère (3). L'un des premiers flamines semble être L. Aemilius Tutor, originaire du *vicus* de

(1) *CIL*, XII, 2378.

(2) *CIL*, XII, 1839, 1847 ; ESPÉRANDIEU, *I.L.G.N.*, 270.

(3) Un autre flaminat se rencontre à Vienne : celui de la jeunesse. Mais les flamines de la jeunesse doivent être considérés surtout comme les chefs du collège viennois de la jeunesse.

Genève (4). Au II^e siècle, Arrius Gemellus et Sammo (5), peut-être Iulius Capito, sont titulaires du sacerdoce. Cette prééminence de Mars dans l'organisation administrative de la religion tient peut-être à la place qu'occupait dans le panthéon gaulois le dieu que les Romains ont assimilé à leur Mars. Le flamine de Mars serait alors le successeur d'un prêtre gaulois, comme le *gutuater Martis* de la cité des Eduens.

Les divinités du panthéon gréco-romain honorées à Vienne sont particulièrement nombreuses. A leur tête, il y a d'abord Jupiter *Optimus Maximus* dont on a peut-être récemment découvert le Capitole (6), puis Mercure auquel nous pouvons rapporter vingt-neuf témoignages dont trois autels et de très nombreuses statuettes (ce qui est exceptionnel pour une cité de Narbonnaise, province où le dieu est peu honoré), Hercule, Bacchus, Vénus, Minerve, Apollon, etc. sans oublier la divinité tutélaire de Vienne qui, sur un médaillon d'applique, porte de nom de *Vienna felix* (7) et dont les thermes du Palais du Miroir à Sainte-Colombe nous ont livré une magnifique statue en marbre, orgueil du Musée lapidaire (fig. 1).

A lire les historiens viennois, la capitale des Allobroges aurait été couverte de temples. Chaque divinité aurait possédé le sien : Jupiter, Janus, Neptune, les Dioscures, Mars et la Victoire, les cent dieux. La réalité est peut-être proche de ce dénombrement, mais, dans la plupart des cas, celui-ci repose sur de fragiles fondements. Aussi devons-nous nous en tenir uniquement aux documents irréfutables. Dans l'état actuel des sources, nous pouvons affirmer l'existence de trois temples dédiés à des divinités gréco-romaines : un temple de Mars situé dans le quartier de Saint-André-le-Haut, là où l'on découvrit, en 1753, de nombreux vestiges architecturaux et un autel ; un temple d'Apollon dont on a retrouvé deux chapiteaux figurés et trois plaques de frise appartenant à un édifice qu'E. Will date du II^e siècle (8) ; enfin un stibadeion bachique, identifié par Ch. Picard et situé au-dessus de la *cavea* du théâtre (9). Ajoutons-y le sanctuaire récemment découvert à Sainte-Blandine et qui, selon nous, pourrait être le Capitole de Vienne.

A côté de ces divinités gréco-romaines, dont certaines comme Mars et Mercure doivent recouvrir des divinités indigènes, nous trouvons des divinités gauloises : les *Matrae* et *Sucellus*, le dieu

(4) *CIL*, XII, 2600.

(5) *Ann. Epigr.*, 1934, 168 ; *CIL*, XII, 1899.

(6) Cf. *Archéologia*, n° 101, p. 56-63.

(7) *Bull. Soc. Amis de Vienne*, 57-58, 1961-62, p. 65-66.

(8) *La sculpture romaine au Musée Lapidaire de Vienne*, 1952, p. 72.

(9) Cf. *Comptes rendus de l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres*, 1944, p. 152-153.



FIG. 1. — Statue de Tutela

au maillet. L'abondance des témoignages les concernant prouve combien leur culte était à l'honneur chez les Viennois. Les déesses-mères, qu'un petit autel du musée lapidaire représente en un groupe de trois, possédaient un temple qu'une inscription nous fait connaître (10). Au II^e siècle, trois Viennois leur ont élevé chacun un autel en accomplissement d'un vœu (11). Et même si sur ces autels, les *Matrae* sont qualifiées d'Augustes, on peut penser que c'est quand même les vieilles divinités indigènes, elles-mêmes descendantes de la Terre-mère préhistorique, que les fidèles honoraient.

Aucune confusion n'est possible avec Sucellus. Hormis les autels sur lesquels figure le nom du dieu mais qui sont postérieurs au II^e siècle, toutes les représentations iconographiques nous montrent le dieu tenant l'*olla* d'une main et un maillet de l'autre. Le document le plus récemment découvert est une stèle de Saint-Romain-en-Gal : dans une niche cintrée se dresse le dieu vêtu d'une tunique et du *sagum* ; il tient l'*olla* de la main droite et porte un maillet sur l'épaule gauche. A ses pieds repose un chien. A Vienne, il n'y a pas de syncrétisme entre Sucellus et Silvain, entre le dieu indigène et le dieu romain. Les deux sont honorés, le premier plus que le second. Vienne se trouve d'ailleurs à la charnière géographique de la Gaule celtique qui adore le premier et de la Narbonnaise qui vénère le second.

Le foisonnement des divinités païennes, à Vienne, au II^e siècle, ne doit pas nous faire croire à un débordement de ferveur de la part des fidèles. En fait, depuis plusieurs siècles, la vieille religion romaine était sclérosée et de nouvelles formes de culte s'étaient répandues, le culte impérial d'une part, les religions orientales d'autre part.

Parler du culte impérial à Vienne, c'est évoquer aussitôt ce monument insigne qu'est le temple dit d'Auguste et de Livie, le seul de ce type, avec la Maison Carrée de Nîmes, à être aussi bien conservé, grâce à sa transformation à la fin de l'Antiquité en église (Notre-Dame-de-la-Vie). Ce temple présente un plan classique : il s'élève sur un podium auquel on accède par un escalier de douze marches ; il a six colonnes en façade, six colonnes et deux pilastres sur les grands côtés. La *cella* a été entièrement reconstruite lors de la restauration du XIX^e siècle. Dans une étude précédente (12), nous avons montré que ce temple qui s'élevait au milieu du forum avait été construit vers 27-25 av. J.-C., puis restauré quelques décennies plus tard, après la

(10) *CIL*, XII, 1823.

(11) *CIL*, XII, 1824, 1826.

(12) *Vienne antique. De la conquête romaine aux invasions allamaniques*, thèse de doctorat d'Etat soutenue en 1972, en cours d'impression.

destruction de toute la partie antérieure. La première dédicace honorait Rome et Auguste vivant. Livie y fut associée après sa divinisation en 41-42, ce qui nécessita la pose d'une seconde inscription sur l'architrave de la façade. Enfin au II^e siècle, une divinité, peut-être Hercule, vint prendre place au côté du couple impérial divinisé.

Le culte impérial a reçu une organisation au niveau municipal. La plupart des manifestations se déroulaient au chef-lieu de la cité, à Vienne, auprès du temple. Trois collèges de prêtres municipaux se partageaient les responsabilités : d'abord les flamines qui, comme les pontifes et les augures, étaient citoyens romains et toujours magistrats. Deux sont connus avec certitude pour le II^e siècle, dont A. Isugius Vaturus qui honore Mars sur un autel découvert à Passy en Haute-Savoie (13) ; ensuite les flaminiques, elles aussi citoyennes romaines comme cette Hilaria Quintilla de Grenoble, décédée à 35 ans (14), qui s'occupaient plus spécialement du culte des impératrices ; enfin les sévirs ; apparu à Vienne au I^{er} siècle, le sévirat s'y développa surtout au II^e siècle : sur les vingt-quatre personnages connus, douze ont vécu au II^e siècle. Tous, et leur nom le prouve, sont des affranchis ou des descendants d'affranchis. Comme les flamines et les flaminiques,

LES SÉVIRS VIENNOIS AU II^e SIÈCLE

Nom	Référence	Provenance
SEX. ATTIVS MYROSIES	<i>CIL</i> , XII, 2244	Grenoble
C. BETVTIVS HERMES	» 4215	Pont-de-Beauvoisin
T. CAFATIVS COSMVS	» 1900	Vienne
T. CASSIVS MYSTICVS	<i>CIL</i> , XIII, 1956	Lyon
SEX. COELIVS PRIMVS	<i>CIL</i> , XII, 5864	Vienne
Q. CONNIVS RHODOCHIVS	» 1880	Seyssel
Q. CONNIVS SAVRIA	» 1880	Seyssel
SEXTILIVS GALLVS	» 2247	Grenoble
M. STATVS GEMELLVS	<i>Ann. Epigr.</i> , 1945, 72	Saint-Romain-en-Gal
D. TITIVS APOLAVSTIANVS	<i>CIL</i> , XII, 2457	Aix-les-Bains
Q. VETTIVS EPICTETES	» 2248	Grenoble
L. VIBRIVS EVTICHES	» 1879	Vienne

(13) *CIL*, XII, 2349.

(14) *CIL*, XII, 2244.

ils étaient élus, chaque année, par groupe de six, par les décurions. Le sévirat était pour les affranchis un moyen de promotion sociale. Eux qui ne pouvaient briguer les magistratures municipales avaient néanmoins la possibilité, s'ils étaient riches, d'acquiescer l'honorabilité dans leur cité grâce au culte impérial. Ne les voit-on pas, sur une inscription de Lyon, mentionnés à la suite des décurions et des chevaliers, mais avant les négociants en vin et les autres corporations (15) ?

L'objet du culte impérial, à Vienne, se limite à la personne des empereurs, vivants ou divinisés. Ni le *Genius* ou le *Numen* impérial, ni les Lares Augustes, tous cultes populaires, ni les Vertus Augustes ne sont honorés. De plus, la plupart des témoignages se concentrent sur la personne d'Auguste et sur celle des membres de sa famille. Aussi, à l'origine, le culte impérial apparaît, à Vienne, comme l'expression d'un sentiment de reconnaissance à l'égard d'un prince qui a comblé la cité de bienfaits. Ensuite, le sentiment semble s'être affadi et l'on peut affirmer qu'à la fin du II^e siècle, le culte impérial est en complet déclin.

Aussi une place était-elle à prendre pour combler ce vide religieux et ce sont les cultes originaires de l'Orient qui ont réussi à s'imposer. Le cosmopolitisme de Vienne est sans doute à l'origine de cette situation. En effet, la cité rhodanienne était, à l'égal de sa voisine Lyon, une grande place commerçante, fréquentée par une foule d'étrangers, parmi lesquels les Orientaux étaient nombreux. Outre leurs marchandises, ces Orientaux ont aussi apporté avec eux leurs croyances. Ils les ont fait connaître aux Viennois dont beaucoup les ont adoptées. De plus, l'attrait d'un mysticisme nouveau a incontestablement favorisé, principalement dans les classes populaires, la diffusion de ces cultes. En effet, les religions orientales sont des religions à mystères qui, face au devoir civique que représentait la célébration du culte à l'empereur ou des autres dieux païens, offrent à leurs fidèles les moyens d'assurer leur salut, grâce à la participation aux fêtes, grâce à des cérémonies d'initiation (les mystères) qui comprennent ablutions, mortifications et pénitences.

Quelles étaient à Vienne, les religions orientales honorées ? D'abord celle de Mithra. En 1835, à l'entrée de la rue Peyron, près de la place Miremont, l'on découvrit un petit édifice souterrain voûté que l'on peut identifier à un *mithraeum* grâce aux objets alors recueillis : une inscription mentionnant le dieu Cautes, fréquemment associé à Mithra (16), et surtout un bas-relief repré-

(15) *CIL*, XIII, 192.

(16) *CIL*, XII, 1881. Cautes est un génie, porteur du flambeau, qui symbolise le lever du soleil. Le coucher est symbolisé par un autre porteur de flambeau, Cautopates. L'un et l'autre forment avec Mithra, représentant le soleil de midi, une trinité.

sentant un personnage léontocéphale, Aïôn, dieu du Temps, qui fait partie, lui aussi, du panthéon mithriaque (fig. 2). Ces deux documents se rapportent à la fin du II^e siècle. Ils témoignent de la vitalité, à cette époque, du culte mithriaque.



FIG. 2. — Relief mithriaque

Cependant, celui-ci était loin d'atteindre la vogue du culte métrouaque. Les Romains ont pris contact avec la Mère des dieux très tôt dans leur histoire, à la fin du III^e siècle, pendant les malheurs de la seconde guerre punique. Mais très longtemps, Cybèle et Attis sont restés confinés à Rome. Il fallut attendre le milieu de notre ère et l'officialisation du culte par Claude pour que celui-ci se répande dans les provinces. Dans la vallée du Rhône, le succès fut rapide : Marseille, Arles, Glanum, Nîmes, Orange et bien sûr Vienne et Lyon offrent un certain nombre de vestiges du culte métrouaque. Mais, incontestablement, ce sont ceux de Vienne qui sont parmi les plus anciens et les plus importants.

En effet, dès le milieu du I^{er} siècle de notre ère, Vienne possédait un sanctuaire métrouaque dont les ruines, dégagées entre 1938

et 1968, couvrent une superficie de 3 600 m² (17) (fig. 3). Ce sanctuaire se compose de trois monuments : un temple sur podium, de plan rectangulaire (15,90 × 10,60 m) et de type *in antis*. On y accède par un escalier de sept marches encadré de deux niches ; un théâtre des Mystères qui constitue une originalité puisqu'il est le seul de son espèce à pouvoir être attribué au culte métrouaque. Son plan le rapproche d'un certain nombre d'autres théâtres sacrés du monde romain, en particulier « l'odéon » d'Apollonie d'Illyrie et le théâtre bachique de Dougga. C'est un édifice de plan rectangulaire (49,40 × 38 m), fermé par quatre grands murs, dont un à décrochements subsiste intact, contre lesquels viennent s'appuyer trois séries de gradins en arc de cercle ; le troisième élément est une maison contiguë au temple. Cette maison est du type *domus* à péristyle (avec bassin en U). Elle a pu servir à la fois à l'habitat des prêtres et à certaines cérémonies cultuelles. C'est d'ailleurs à une de ces cérémonies que se rapporte le principal relief illustrant le culte de Cybèle : il s'agit d'un sacrifice nocturne auquel participent deux célébrants et une prêtresse (18).

L'épigraphie viennoise n'a pas conservé la trace de l'existence d'un personnel sacerdotal. En revanche, elle nous fait connaître d'autres desservants : les dendrophores et les hastifères, membres de collèges à la fois professionnel et religieux pour les premiers, uniquement religieux pour les seconds, mais tous attachés au culte de Cybèle. De plus, elle nous a livré soixante-deux surnoms religieux, dont la moitié pour le II^e siècle, portés par des Viennois. Or, J.J. Hatt a montré que la vogue des noms religieux apportée en Gaule par les Orientaux était liée, semble-t-il, à la diffusion des cultes orientaux et, en particulier, du culte métrouaque (19). La condition sociale de tous ces gens porteurs de noms religieux est humble : à côté des sévirs augustaux, ce sont en majorité des esclaves, des affranchis, des hommes libres pauvres. Ainsi, le culte métrouaque a-t-il recruté ses adeptes surtout parmi le petit peuple de Vienne.

C'est d'ailleurs dans ce même milieu que s'est diffusé, mais plus tardivement, le christianisme qui a incontestablement bénéficié de la faveur dont jouissaient les religions orientales, le culte de Cybèle en particulier dont les mystères rappellent à plus d'un titre ceux du christianisme.

Notre connaissance du christianisme dans la Vienne du II^e siècle se réduit à un seul événement : la persécution de 177.

(17) Cf. *Archéologia*, n° 88, novembre 1975, p. 39-43.

(18) ESPÉRANDIEU, *Recueil des bas-reliefs... de la Gaule*, XII, 8014.

(19) HATT, *La tombe gallo-romaine*, Paris, 1951, p. 43 et suiv.

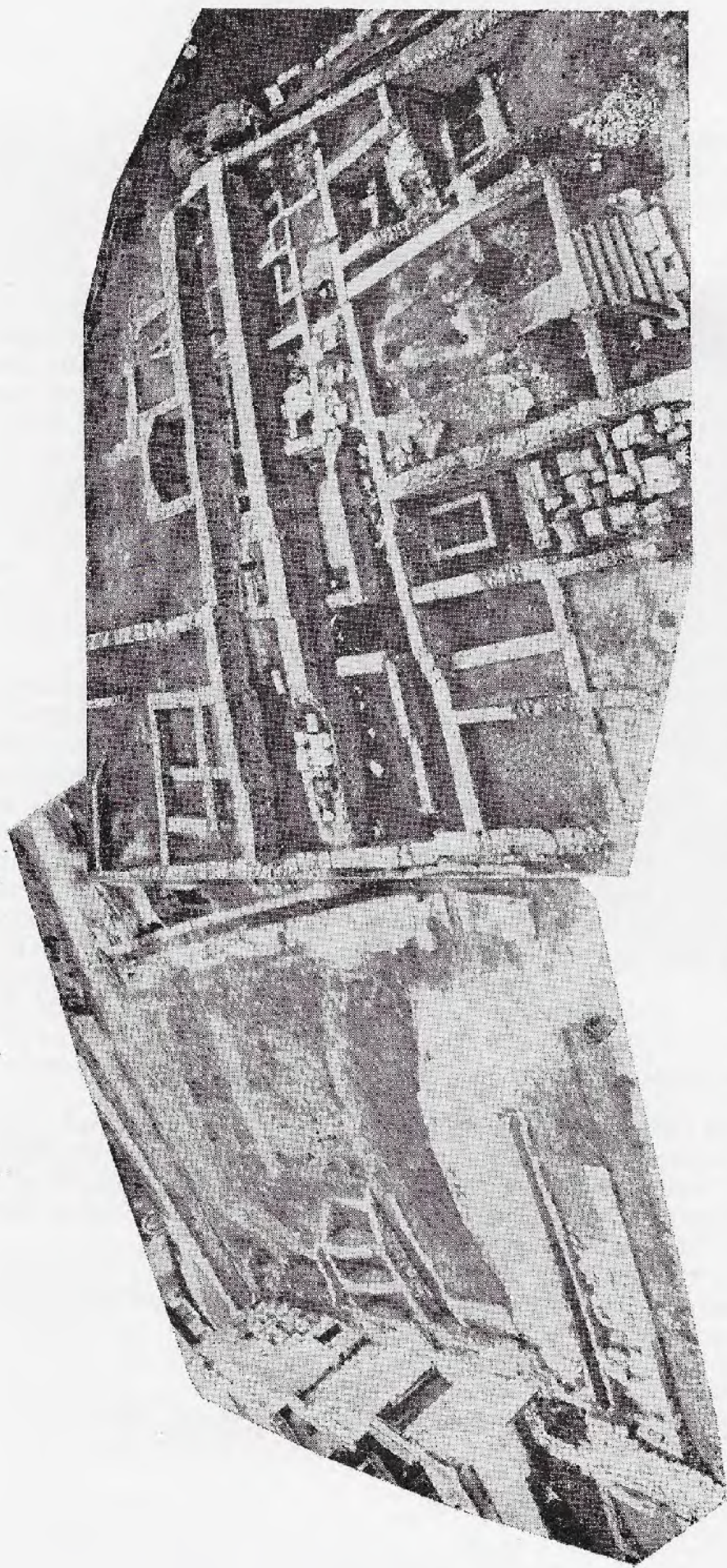


FIG. 3. — Le sanctuaire de Cybèle : vue générale (*Cliché C. Poirieux*)

Celle-ci est suffisamment connue pour que nous n'insistions pas sur son déroulement. Donc, selon Eusèbe de Césarée (20), à la fin du II^e siècle, les chrétiens de Vienne et de Lyon écrivent à leurs frères d'Asie et de Phrygie, pour leur raconter la persécution dont ont été victimes en 177 un certain nombre de leurs congénères parmi lesquels sont cités l'évêque de Lyon Pothin, un citoyen romain Attale et le diacre de Vienne Sanctus. Incontestablement l'événement est lyonnais : la persécution se déroule surtout à Lyon (même si des arrestations ont lieu aussi à Vienne, semble-t-il) ; l'amphithéâtre confédéral en est le haut lieu et le gouverneur concerné est le légat de Lyonnaise et non le proconsul de Narbonnaise. Un seul Viennois (y en eut-il d'autres qui subirent le martyre ?) est cité nommément : le diacre Sanctus.

Du récit rapporté par Eusèbe, que peut-on extraire comme renseignements sur le christianisme viennois (21) ? D'abord, la preuve qu'il existe, à Vienne, dans la seconde moitié du II^e siècle, des chrétiens qui constituent sans doute une des plus anciennes communautés de la Gaule. Ensuite, que ces chrétiens sont placés sous l'autorité de l'évêque de Lyon, d'abord Pothin, ensuite Irénée, dont le ministère s'étend alors à toute la Gaule. Enfin qu'ils constituent une communauté organisée, ayant à sa tête un diacre dépendant de l'évêque de Lyon : après Sanctus, ce fut sans doute Demetrius à qui Irénée dédia son « Discours sur la foi ».

Le bilan de cette étude sur le christianisme peut paraître bien maigre. Mais la nouvelle religion, venue elle aussi d'Orient comme le culte métroaque ou le mithriacisme qui lui ont préparé ses futurs succès, n'en est qu'à ses débuts. Les chrétiens viennois n'ont pas encore d'évêque (le premier apparut au milieu du siècle suivant), pas encore d'église (le plus ancien témoignage connu ne remonte pas au-delà du IV^e siècle [22]). Le christianisme a été apporté lui-aussi par les Orientaux et les premiers chrétiens se sont recrutés parmi les éléments pérégrins de la population viennoise : Sanctus (Sanctos en grec). Demetrius portent des noms grecs ; Sanctus est livré aux bêtes de l'amphithéâtre, épreuve qu'il n'aurait pas subie si, comme Attale, il avait été citoyen romain.

Cette communauté de chrétiens est forte de son attachement à sa foi, de son prosélytisme. Aussi, malgré ses épreuves et bien que le combat apparaisse inégal contre un paganisme qui a le

(20) *Histoire ecclésiastique*, V.

(21) Cf. A. PELLETIER, *Vienne gallo-romaine au Bas-Empire*, édité par la Société des Amis de Vienne, Lyon, 1974, p. 161-164.

(22) Il s'agit du récit de l'historien Ammien Marcellin racontant que l'empereur Julien avait assisté à la fête de l'Épiphanie dans l'église de Vienne en 361 (XXI, 2, 25).

soutien du pouvoir impérial, mais dont nous avons essayé de montrer, sauf pour les religions orientales, le côté artificiel et peu enraciné dans l'âme humaine, le christianisme viennois est en marche vers des lendemains triomphants.

André PELLETIER.

Influences religieuses d'Asie Mineure aux origines de la chrétienté viennoise

« Les serviteurs du Christ en séjour à Vienne et à Lyon en Gaule, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et la même espérance que nous en la rédemption : paix, grâce et gloire de la part de Dieu le Père et du Christ Jésus notre Seigneur. »

Cette adresse de la lettre transcrite par l'historien ecclésiastique Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine (*Hist. Eccl.*, V, 1, 3) nous apprend à la fois l'existence d'une communauté chrétienne à Vienne dans le dernier quart du second siècle de notre ère — on s'accorde généralement sur la date de 177 ou peut-être 175 pour les événements qu'elle rapporte — et les relations qu'elle entretenait avec les communautés chrétiennes d'Asie Mineure. Par deux fois, dans la suite du texte, il est question de cette chrétienté viennoise : à propos de Sanctus — un nom bien latin et qui n'a pas d'équivalent grec — désigné comme « le diacre de Vienne » dont on remarque qu'il s'exprimait en latin, et, dès les premiers jours de la persécution on remarque que « furent réunis tous ceux qui *dans les deux Eglises* étaient fervents et sur qui reposait principalement la vie de ces Eglises ». Ce ne sont là que quelques indications bien fragmentaires. Notre curiosité, certes, souhaiterait en savoir davantage, connaître en particulier les noms de nos compatriotes qui, soutenus par l'héroïsme de leur diacre Sanctus, affrontèrent tortures et supplices pour maintenir le témoignage de leur foi. Malheureusement la liste des 48 noms qui nous a été transmise, sans doute sur indication d'autres œuvres d'Eusèbe par les martyrologues latins du vi^e siècle, ne fait pas connaître l'Eglise à laquelle ils appartenaient. Tout au plus pourrait-on remarquer que ceux que revendique une longue tradition viennoise (outre Sanctus, il s'agit de Blandine et peut-être du néophyte Maturus et du jeune Ponticus qui leur sont étroitement associés) portent tous des noms latins, même si le dernier désigne sans doute un jeune esclave originaire du Pont, c'est-à-dire des régions voisines de la Mer Noire. Le fait serait notable, puisque près de la moitié des martyrs connus portent des noms grecs et que, pour deux d'entre eux, le médecin phrygien Alexandre et Attalle de Pergame, on indique leur origine asiatique. Il serait aventureux de conclure que la chrétienté viennoise, comportait plus d'éléments latins que celle de Lyon. Nous verrons bientôt comment les influences religieuses venues d'Asie semblent

avoir été fortement acclimatées à Vienne, comme le mettent en lumière les découvertes archéologiques de ces dernières décennies.

Mais il y a plus important : c'est tout ce que porte ce petit mot « Eglisc » qui désigne la chrétienté viennoise au même titre que celle de Lyon et qui, en même temps souligne qu'elle a sa consistance propre. Il convient, me semble-t-il, de s'y arrêter quelque peu. Nous sommes, assurément, sur un terrain mal affermi ; nos informations — je l'ai dit en commençant — se réduisent à quelques mots ; les expressions utilisées ou relevées par Eusèbe, notre unique informateur, sont imprécises et offrent matière à des contestations qui ne sont sans doute pas près de prendre fin. On peut même dire que l'autorité de Mgr Duchesne a fait généralement admettre qu'il n'y avait qu'une seule Eglise, au sens plein du terme — c'est-à-dire gouvernée par un unique évêque — et qu'Irénée succéda dans cette fonction à l'évêque de Lyon, Pothin, mort en prison aux premiers jours de la persécution. C'est en ce sens qu'il faudrait entendre l'expression, peu claire, dont use quelque part Eusèbe (V, 23, 3) : « les chrétientés des Gaules dont Irénée était évêque ». On fera seulement remarquer à ce propos, qu'en stricte rigueur de vocabulaire administratif — mais Eusèbe s'en souciait-il ? — Vienne ne relevait pas des trois provinces des Gaules dont Lyon avait été instituée capitale fédérale, mais de la Narbonnaise, plus anciennement romanisée.

Si je m'arrête à ce point, apparemment secondaire, ce n'est pas seulement en raison de la personnalité exceptionnelle d'Irénée, mais parce que son origine asiatique est bien attestée et que la place tenue par les traditions religieuses venues d'Asie, tant à Vienne qu'à Lyon, n'est peut-être pas étrangère à certains aspects de sa réflexion spirituelle et doctrinale. Or, je crois pouvoir faire mienne l'argumentation proposée naguère par Pierre Nautin (1). Irénée, né à Smyrne — aujourd'hui Izmir — sans doute aux approches de l'an 130, avait connu durant son enfance, comme il nous l'apprend lui-même (2), le vieil évêque Polycarpe — mort martyr sans doute en 155. C'est sans doute vers cette époque que le jeune Irénée vint à Rome où il semble avoir été en relation avec le philosophe chrétien saint Justin, martyr vers 163. Il devait être établi sur les bords du Rhône depuis plusieurs années déjà lorsqu'éclata la persécution. Mais où s'était-il fixé et quelle était sa fonction ? A propos de la mission que lui confient les

(1) P. NAUTIN, *Lettres et écrivains chrétiens des II^e et III^e siècles*, Paris, Le Cerf, 1961.

(2) EUSÈBE, V, 20, 6, *Lettre à Florinus*.

confesseurs lyonnais, Eusèbe nous dit qu'il était déjà « prêtre » de l'Eglise de Lyon (V, 4, 1). Le terme, à cette époque, n'a pas encore le sens précis qu'il prendra par la suite, et nous sommes dans les années qui suivent la persécution, alors qu'il est attesté qu'Irénée a succédé à Pothin comme évêque de Lyon. On s'accorde à reconnaître qu'il avait été le rédacteur de la lettre aux chrétiens de Phrygie et d'Asie, écrite au nom des chrétiens de Vienne et de Lyon ; cela n'indiquerait-il pas qu'il avait des relations avec ceux de Vienne et même, puisque ce sont eux qui sont nommés les premiers, que c'est eux qui étaient d'abord concernés. Or, rien dans la suite de la lettre n'indique que la persécution ait atteint plus durement les Viennois ; toute l'affaire, au contraire, se centre sur Lyon au point que — n'était la place faite à l'héroïque Sanctus, diacre de l'Eglise de Vienne — on pourrait se demander pourquoi elle figure dans la suscription à côté de celle de Lyon et surtout avant elle. D'où l'hypothèse suggérée par Pierre Nautin : « Irénée mentionne simplement les deux Eglises au nom de qui il est en droit d'écrire et, s'il nomme Vienne avant Lyon, c'est évidemment parce qu'il se considère comme évêque de Vienne au premier chef et évêque de Lyon par surcroît. L'Eglise de Vienne vient-elle en tête parce qu'elle aurait été fondée la première ? Cette solution, proposée récemment par P. Vuilleumier (3), serait déjà plus plausible. Mais il est un autre fait qu'on n'a pas assez remarqué et qu'il faut aussi expliquer. En présentant Pothin dans la lettre, Irénée le dit seulement évêque de Lyon... Dans une lettre rédigée au nom des deux Eglises de Vienne et de Lyon avec Vienne en tête, préciser que Pothin était évêque de Lyon, c'est dire équivalentement qu'il était évêque seulement de cette ville et non pas de Vienne, de même qu'il est précisé que Sanctus était diacre de Vienne et non pas de Lyon. Il semble donc qu'Irénée fut le premier à cumuler l'épiscopat des deux villes, et qu'avant la mort de Pothin il y avait un évêque à Lyon, Pothin, et un autre à Vienne. Dans ce cas, en voyant Irénée mettre Vienne avant Lyon lorsqu'il nomme les deux Eglises au nom de qui il est en droit d'écrire, ce qui vient spontanément à la pensée c'est qu'il était évêque de Vienne avant de devenir par surcroît celui de Lyon. Cette explication me paraît plus probable pour une autre raison. Il est exceptionnel que deux cités de l'importance de Vienne et de Lyon aient le même évêque. On s'explique mieux leur réunion si elle s'est faite dans des circonstances exceptionnelles, comme était précisément la persécution. Il semble, d'après la lettre, qu'Irénée était caché à Lyon : cela n'aurait rien d'in vraisemblable de la part de l'évêque de Vienne, qui, moins connu à Lyon que

(3) P. VUILLEUMIER, *Lyon, Métropole des Gaules*, 1953, p. 94.

dans sa ville, pouvait y échapper plus facilement à l'hostilité de la foule païenne et organiser sur place les secours spirituels et temporels aux prisonniers des deux Eglises après l'arrestation de Pothin. On comprendrait très bien que la chrétienté lyonnaise, dans son désarroi, se soit resserrée autour de cet autre évêque présent chez elle, qu'elle se soit accoutumée à prendre et à suivre ses avis, et qu'ensuite les choses soient restées dans cet état pendant un certain temps. Irénée avait au surplus le prestige de la science et, ce qui était décisif dans le cas, l'appui d'un groupe de confesseurs » (*op. cit.*, p. 94-95).

Cette argumentation, si elle ne peut — comme le reconnaît son auteur — s'imposer comme une certitude, me paraît hautement vraisemblable. J'insisterais même, plus que ne le fait P. Nautin, sur deux éléments : si Irénée, comme le montre ce que nous connaissons de ses démarches postérieures, avait le ferme soutien des « confesseurs », c'est-à-dire des chrétiens qui, sans donner le témoignage de la vie (martyre), avaient supporté sans faiblir prison et tortures, il avait par ailleurs confirmé la réputation de conciliateur qu'exprime son nom. En effet, comme après toute crise de ce genre, se posait le difficile problème de l'attitude à tenir à l'égard de ceux qui avaient faibli ou même paru apostasier leur foi ; on les appelle en latin les *lapsi*. Il y avait le courant des intransigeants, mais aussi de ceux qui inclinaient à la miséricorde et imploraient pour ce faire l'intercession des « confesseurs ». Ceux-ci étaient sans doute particulièrement nombreux à Lyon où, par ailleurs, on avait une plus juste expérience de ce qu'avait été la persécution. On comprend que les deux Eglises, décimées par la persécution et affrontées aux mêmes problèmes, se soient mises d'accord pour ne constituer — transitoirement au moins — qu'une seule Eglise au sens précis du terme, c'est-à-dire une seule communauté épiscopale. Qu'en est-il advenu par la suite ? Nous l'ignorons aussi bien pour Lyon que pour Vienne ; pas plus que nous ne connaissons la durée de l'épiscopat d'Irénée et les conditions de sa fin. On estime souvent qu'il fut victime de la persécution consécutive à l'édit de Septime Sévère qui, en 202, interdit pour la première fois par un acte officiel la conversion au christianisme. Il est probable que cette interdiction impériale ralentit pour plusieurs décennies l'extension et même la perpétuation des communautés chrétiennes ; d'où la campagne d'une nouvelle évangélisation entreprise à l'initiative de Rome vers le milieu du III^e siècle.

Je me suis quelque peu attardé à cette question de l'épiscopat viennois d'Irénée, malgré les incertitudes qui subsistent, tant en raison de la personnalité exceptionnelle de cet évêque et de l'importance de son œuvre doctrinale que de ses origines asiates

bien assurées et de certains aspects de sa pensée qui ne sont sans doute pas sans porter la trace de la vigueur en nos régions de traditions religieuses venues, elles aussi, de l'Asie Mineure et plus particulièrement de Phrygie dont on aura noté la mention expresse dans l'adresse de la lettre rédigée par Irénée.

Il s'agit bien évidemment avant tout de ce qui se rapporte au culte de Cybèle, la Mère des dieux, dont les découvertes archéologiques récentes semblent bien montrer qu'il connaissait, tant à Vienne qu'à Lyon, un retentissement assez exceptionnel. Sans doute, là encore, quelques incertitudes subsistent. Si, à Lyon, des témoignages épigraphiques assez nombreux et datés ne laissent guère de doute sur l'identification du temple de Cybèle édifié vers 160, nous n'avons pas pour Vienne — autant que je sache — de documentation aussi ferme. Il est cependant extrêmement probable qu'il faille rapporter à ce culte l'imposant ensemble monumental retrouvé naguère sur l'emplacement de l'ancien hôpital et notamment la salle aux puissantes murailles appelée, d'une expression quelque peu approximative : « théâtre des mystères de Cybèle » ; elle répond en réalité parfaitement à ce que nous connaissons par ailleurs des lieux d'initiation aux cultes à mystères, les *telesteria* dont le plus célèbre et l'un des mieux conservés est celui d'Elcuisis près d'Athènes.

Malheureusement nous n'avons que des informations assez vagues sur la manière dont s'accomplissait cette initiation dans le culte de la « Mère des dieux » et du jeune Attis qui lui était associé. On commence seulement à retracer quelques étapes du long cheminement qui a conduit une déesse syrienne, Koubaba honorée à Kargamis, aux limites de la Haute Mésopotamie vers le milieu du deuxième millénaire avant notre ère, à s'identifier avec la grande déesse hittite, la « Dame aux fauves » figurée au sanctuaire de Yazilikaya, près de la capitale d'Hattusa (Bogazkoy, Turquie) puis à devenir quelques siècles plus tard la divinité par excellence des Phrygiens de Pessinonte. Adoptée, dès le VI^e siècle au moins par les colons grecs d'Ionie, elle sera bientôt honorée par les Phocéens de Marseille. C'est dire que ce culte a un enracinement très ancien sur nos rivages. On sait comment il fut par ailleurs reçu à Rome, sur le Palatin, au temps des Guerres Punique (204 av. J.-C.) ; il y devait rester étroitement confiné jusqu'au début de notre ère. C'est sans doute l'empereur Claude, dont les attaches avec Lyon sont bien connues, qui institua officiellement les célébrations proprement asiates des « Metroa » à l'équinoxe de printemps, réinsérant le culte d'Attis et peut-être le rite du taurobole. Celui-ci est en tout cas bien établi sous les Antonins mais, dans l'état actuel de nos connaissances, cette religion paraît avoir reçu à Lyon et à Vienne un accueil qu'on

ne rencontre nulle part ailleurs. La présence d'une nombreuse colonie d'origine asiatique y a sans doute grandement contribué, ravivant les aspects proprement orientaux de la liturgie. Par ailleurs il semble bien que le culte de la « Mère des dieux » soit venu se surimposer à de très anciennes traditions religieuses celtiques et sans doute préceltiques attestées par les autels des « *Matres* » dont Vienne garde un beau spécimen. Comme l'écrivait E. Thévenot (4) : « La faveur avec laquelle a été accueilli le culte de Cybèle tient au fait que la déesse importée de Phrygie à Rome, puis de Rome en Gaule, pouvait se fondre aisément dans le culte le plus anciennement connu en Gaule. On sait que Cybèle s'est identifiée parfois avec les divinités des eaux ». Est-il permis à ce propos de rappeler la proximité des sanctuaires viennois de Cybèle et de l'ensemble complexe et trop insuffisamment connu des thermes dit « Palais des canaux ». Oserais-je m'aventurer davantage et suggérer que l'appellation de Notre-Dame de Vie donnée au Moyen Âge au temple d'Auguste et de Livie transformé en église pourrait ne pas être sans relation avec cette situation. On sait la permanence des lieux sacrés au travers des changements religieux apparemment les plus difficilement conciliables. Or, E. Thévenot a signalé une appellation identique donnée à une chapelle de pèlerinage de la haute vallée du Doron près de Saint-Martin-de-Belleville en Savoie. Des usages s'y sont maintenus, auprès d'une figuration féminine qui semble bien celle d'une déesse-mère et d'un sarcophage antique qui sert de déversoir à une fontaine (*op. cit.*, p. 191-196). N'en allait-il pas de même récemment encore auprès du ruisseau Saint-Marcel ? Et de conclure : « La déesse-mère est la personnification courante des sources ; elle est la puissance surnaturelle, anthropomorphique, à laquelle l'homme peut adresser des supplications concrètes. Il en est de même de Notre-Dame quand elle a pris le relais des antiques croyances. »

Ce ne sont là, bien entendu, que des possibilités, tout au plus des vraisemblances qui demanderaient à être plus fermement étayées. Si je me suis permis de les avancer c'est qu'elles pourraient peut-être apporter quelque lumière sur des aspects qui comptent parmi les plus originaux et les plus suggestifs de la pensée d'Irénée : je veux parler de la place que tient chez lui le thème de la vie en relation avec l'eau, par exemple dans *Contre les hérésies* (III, 17, 2-3), et celle du couple Eve-Marie. Sans doute ces thèmes lui sont-ils pour une part suggérés par les spéculations gnostiques contre lesquelles il a cru devoir engager la polémique ;

(4) THEVENOT, *Divinités et sanctuaires de la Gaule*, 1968, p. 184.

ils pouvaient par ailleurs s'enraciner dans la tradition joannique dont nous savons mal quels développements elle avait pu déjà recevoir au sein des chrétientés d'Asie. Il me paraît bien cependant que la part que leur fait Irénée dépasse de beaucoup ce qui avait pu être acquis jusqu'alors et que les perspectives ouvertes aux spéculations asiatiques dans l'environnement rhodanien n'y ont pas été étrangères.

Revenons sur un terrain moins incertain, je veux dire sur le déroulement des liturgies printanières en l'honneur de Cybèle et sur le rôle qu'elles ont vraisemblablement joué aux origines de la persécution de 177. Je fais en effet entièrement mienne l'hypothèse présentée naguère par A. Audin (5), d'autant qu'elle me paraît singulièrement éclairante pour expliquer comment des chrétiens viennois se trouvèrent au même titre que ceux de Lyon victimes de cette persécution. Elle s'appuie sur la coïncidence, tant en 175 qu'en 177, de la célébration pascale des chrétiens avec les fêtes printanières de Cybèle et d'Attis qui se déroulaient du 22 au 29 mars. Voici l'évocation très suggestive qu'en présente cet auteur : « Le 22 mars, jour de l'équinoxe de printemps, avait lieu la procession du pin. Avant le lever du soleil, l'arbre avait été religieusement coupé par les dendrophores (porteurs de l'arbre). Puis ils l'avaient orné de bandelettes de laine pourpre et d'une figure d'Attis taillée dans une branche. Ainsi s'affirmait que l'arbre était le dieu lui-même, préparé pour la funèbre cérémonie. On le portait alors processionnellement dans le temple de Cybèle où il était dressé pour y être exposé trois jours et deux nuits sous la garde de fidèles au bruyant désespoir. Le 24 mars avait lieu la fête du Sang. Les fanatiques se taillardaient épaules et bras pour arroser le pin qui, dégouttant de sang, était descendu dans un caveau du temple. Alors commençait la grande veillée où les fidèles parachevaient leur purification. Aux premiers feux de l'aurore quand brillait une lueur au fond du sanctuaire, on distinguait, étendu sur un lit de parade déposé aux pieds de la déesse, le jeune dieu ressuscité. Débutait le jour des *Hilaria*, celui de la joie universelle. Sur un quadriges étaient placées l'image de Cybèle et celle d'Attis, en bonnet phrygien, portant le bâton pastoral à croc. En cet appareil, escortées de joueurs de flûte et de tambourin, de cymbaliers, de chanteurs, de lampadophores, de diaconesses, de prêtres et de prêtresses vêtus de blanc, couronnés d'or, encadrant l'Archigalle en pallium de pourpre, les deux divinités s'en allaient par les rues de la ville rendre visite en leurs temples à tous les autres dieux. La journée s'achevait par de

(5) AUDIN, *Lyon, miroir de Rome dans les Gaules*, 1965, p. 180.

fastueux banquets. A ces grands rites faisaient suite les mystères du 28 mars, au cours desquels les néophytes subissaient les épreuves auxquelles les préparaient une abstinence rigoureuse et des sacrifices. On ignore la nature de cette initiation. Était-ce une effusion de sang sacrificiel sur l'ensemble des jeunes dévôts ? Ou bien un repas en commun qui les agrégeait à la divine famille ? Ou bien un mariage mystique de l'initié avec Cybèle dans la chambre nuptiale de la déesse, atteinte au terme d'une pérégrination souterraine figurant le passage dans le monde de l'outre-tombe ? D'une manière ou d'une autre, le néophyte s'identifiait mystiquement à son dieu » (*op. cit.*, p. 151-152).

On ne peut manquer d'être frappé des ressemblances extérieures entre les étapes du déroulement de cette liturgie célébrant sur mode mythique la renaissance printanière de la végétation et celui de la liturgie pascale chrétienne telle qu'elle s'est progressivement organisée. Elles étaient assurément moins perceptibles au temps de nos martyrs. Nous connaissons mal le déroulement de cette liturgie pascale ; il devait d'ailleurs varier selon les Eglises. On peut penser qu'à Vienne et à Lyon on se conformait à celui des communautés asiates. Or, par une chance remarquable, on a récemment retrouvé dans son texte original grec et dans plusieurs traductions, une homélie pascale attribuée à Méliton, évêque de Sardes en Asie Mineure, ancienne ville lydienne où le culte de Cybèle était dès longtemps florissant. Cette homélie a sans doute été rédigée entre 160 et 170 ; c'est dire qu'elle est à peu près contemporaine des événements qui nous intéressent. Avec l'aide de documents de la même époque Othmar Perler, dans l'introduction à l'édition qu'il en a donnée dans *Sources chrétiennes* 123 (1966), présente comme suit le déroulement de la célébration pascale des chrétiens d'Asie qui demeuraient fidèles à la tradition joannique du « Quatorzième jour » de la lune de printemps, d'où le nom de « Quartodécimans » qui leur a été donné : « Les Quartodécimans commençaient la fête par un jeûne le 14 Nisan. Pendant la vigile du 14 au 15 Nisan, on lisait et on commentait le 12^e chapitre de l'Exode (rituel de la Pâque mosaïque). Au chant du coq, vers 3 heures du matin, le jeûne était rompu par une agape suivie de l'Eucharistie. Entre la lecture commentée et l'agape suivie de l'Eucharistie on a dû administrer le baptême. Le début et la fin (de l'homélie) contiennent des allusions claires à cet ordre. La première phrase mentionne la lecture préalable du récit de la Pâque juive, en grec, semble-t-il, et non pas en hébreu. Cette lecture était ensuite expliquée dans le sens de la typologie, c'est-à-dire que tout était rapporté aux temps messianiques, à la passion du Christ, vrai agneau pascal, et à la délivrance du péché et de la servitude de Satan. Cette

interprétation typologique, probablement sous forme de paraphrase, était faite par le lecteur. Elle peut être considérée comme la continuation de la *hagada* (narration) pascalle juive » (p. 25-26).

Ce que nous qualifions d'homélie débute par une proclamation solennelle, comparable à ce que la liturgie romaine appellera plus tard « Préface » : « Ainsi donc l'immolation du mouton et le rite de la Pâque et la lettre de la Loi ont abouti au Christ Jésus en vue de qui tout arriva dans la Loi ancienne et plus encore dans l'ordre (en grec le « *Logos* ») nouveau. Car la Loi aussi est devenue Logos, et l'ancien nouveau, — tous deux sortis de Sion et de Jérusalem — et le commandement grâce, et la figure vérité, et l'agneau Fils, et le mouton homme, et l'homme Dieu. En effet, enfanté comme Fils, et emmené comme agneau, et immolé comme mouton, et enseveli comme homme, il ressuscita des morts comme Dieu, étant par nature Dieu et homme. Lui qui est tout : loi en tant qu'il juge, Logos en tant qu'il enseigne, grâce en tant qu'il sauve, père en tant qu'il engendre, Fils en tant qu'il est engendré, mouton en tant qu'il souffre, homme en tant qu'il est enseveli, Dieu en tant qu'il ressuscite. Tel est Jésus, le Christ ; à lui la gloire dans les siècles. Amen » (§ 6-10).

On imagine sans peine qu'elle pouvait être la réaction des chrétiens, nourris de telles proclamations de leur foi, face à des rites naturistes, souvent orgiaques. Ils ne pouvaient y voir, comme ils le disent souvent, qu'exécrables « singeries », parodies bouffones inventées par le diable. Pour eux, la Pâque était inséparablement commémoration de la Passion (qu'évoquait en grec, le terme « Pascha ») et de la Résurrection de leur Seigneur, le Christ. Or, comme l'a remarqué A. Audin (*op. cit.*, p. 180) : « en cette année 177, la Pâque chrétienne échut le 31 mars. Le vendredi saint 29 mars (c'était la Pâque des Quardodécimans) se plaça donc au lendemain du jour de l'initiation des néophytes de Cybèle. Dans la susceptibilité et la tension des esprits, telle coïncidence devenait explosive. La douleur manifestée par les chrétiens lorsque leurs ennemis étaient dans la joie, parut sacrilège à ceux-ci. A moins que ce n'ait été l'inverse. Et ce fut l'explosion. Les dévôts d'Attis se ruèrent sur les fidèles du Christ. » Un peu plus loin (p. 183) le même auteur signale que, si on préfère la date de 175, en cette année le vendredi saint était le 25 mars, le jour même de la renaissance d'Attis. La coïncidence aurait paru plus provocante encore.

On sait ce qui s'ensuivit. Le « pogrom » né dans la surexcitation populaire oblige les autorités à intervenir. Ce fut en particulier le cas à Lyon, où le culte de Cybèle était étroitement uni — plus peut-être qu'il ne l'était à Vienne — avec la religion impériale ; les inscriptions soulignent que les tauroboles étaient

accomplis en faveur des empereurs. En conséquence les poursuites vont être menées avec diligence. Si une première fournée de condamnés fut sans doute livrée aux bêtes dans le cadre des fêtes du solstice d'été, les exécutions les plus importantes furent réservées pour la grande « panégyrie » qui réunissait autour de l'autel fédéral, édifié à Lyon sur le territoire du confluent, les délégués des Trois Gaules. On disait que cette date qui marquait l'entrée en charge des prêtres du culte impérial rappelait en outre à Lyon l'anniversaire de la naissance de l'empereur Claude, bienfaiteur de la cité. Faut-il rappeler que, pour la tradition chrétienne de Vienne et de Lyon, elle rappelle la mémoire des martyrs « Macchabés », prototypes juifs de la fidélité jusqu'à la mort, face à la persécution ? Le très ancien sanctuaire lyonnais qui leur fut dédié — aujourd'hui église Saint-Just — est proche du temple de Cybèle ; celui de Vienne, hélas, a disparu ; mais la commémoration annuelle demeure et tout invite à penser qu'au travers de ces témoins de la fidélité juive, elle honore les premiers martyrs en nos cités de la foi chrétienne. Et n'a-t-on pas chanté en leur honneur l'hymne pascal asiatic dont un fragment a été joint à l'hémolie de Méliton de Sardes : « Louez le Père dans un hymne, vous les saints. Chantez en l'honneur de la Mère (l'Eglise), vous les vierges. Nous chantons, nous exaltons, (nous) les saints. Vous avez été exaltés, épouses et époux, car vous avez trouvé votre époux, le Christ. » (Traduction O. Perler, *op. cit.*, p. 129.)

I.H. DALMAIS, O.P.,

Professeur à l'Institut Supérieur de Liturgie de Paris.

A PROPOS DE SAINT-GEORGES ET DE SAINT-PIERRE

La famille de Maître Maurice Faure nous a légué avec la bibliothèque de notre ancien président une importante collection de relevés d'architectes concernant les travaux effectués aux monuments viennois aux XIX^e et XX^e siècles. En ayant vu d'emblée l'intérêt pour le savant et l'architecte des Monuments Historiques, nous les avons montrés à M. Jean-Louis Taupin, Architecte en chef des Monuments Historiques, à qui ils pourront servir pour la connaissance de l'état de ces bâtiments et à M. Jean-François Reynaud, Maître-assistant à l'Université Lyon II, qui à travers eux aura pu trouver une solution à quelques points archéologiques restés obscurs.

Pour nous ces plans nous offrent des points de repère pour suivre l'« histoire » de la restauration de Saint-Pierre par exemple. Ils ne nous donnent pas la date exacte des travaux, puisqu'à l'évidence des plans d'architecte sont toujours antérieurs. Néanmoins l'on s'est intéressé à Saint-Pierre à partir de 1861, l'architecte Quemin projetait le « chemin de ronde » à créer derrière l'abside qui endommagea si fort Saint-Georges et Constant Dufeux projetait à cette date d'y installer le Musée. M. Quemin s'intéressa surtout à l'intérieur de l'église et à ses bases ce qui lui permit de retrouver le mur de l'ambon, le mur romain sous l'abside ; le tombeau de saint Mamert fut redécouvert à la même époque. Vers 1877, M. Daumet succéda à M. Quemin, semble-t-il pour la réfection de Saint-Pierre, il fait exécuter la réfection des toitures vers 1885-86, ainsi que le « chemin de ronde », après 1888 on restaure les annexes de Saint-Pierre, surtout l'annexe qui est devenue la Maison du Gardien. A partir de 1890, M. Daumet et M. Firmin Allemand, architectes, travaillent à la réfection de la chapelle de Poisieux et à celle du clocher porche. Les derniers projets qui sont conservés dans nos archives datent de 1894.

Les églises Saint-Pierre et Saint-Georges de Vienne

L'église Saint-Pierre de Vienne, qui passe pour un des plus anciens édifices français du Haut Moyen Âge, n'a été l'objet d'aucune étude d'ensemble. Bien plus, l'intérieur de l'église a été fouillé en 1860 et 1864, et les travaux n'ont jamais été publiés (1). Les restaurations du XIX^e siècle, qui ont eu le mérite de sauver l'édifice, rendent une étude approfondie extrêmement difficile ; de même, il est pour l'instant impossible d'envisager de procéder à une fouille d'ensemble de l'intérieur de la basilique. Des documents récemment arrivés en possession des « Amis de Vienne » nous apportent toutefois des éléments nouveaux qui nous permettent de mieux comprendre l'édifice en fondation et en élévation et de formuler quelques hypothèses nouvelles (2).

I. — Historique.

1. — LES ORIGINES.

a) *Les origines légendaires.*

Les documents concernant la fondation de l'Eglise de Vienne sont assez récents et ont été repris par la plupart des historiens viennois des XVI^e et XVII^e siècles.

D'après Lelièvre, les apôtres Pierre et Paul auraient contribué à l'évangélisation de Vienne en envoyant, l'un Crescent, l'autre Zacharie ; le troisième évêque, Martin, aurait fait construire un « *lugurium* » au-dessus de la tombe de son prédécesseur ; c'est là, également, que l'on aurait transporté les cendres des martyrs de Lyon (3). Une basilique aurait été construite en l'honneur du Sauveur et des Saints Apôtres, soit à l'époque

(1) Jules FORMIGÉ, *Abbaye de Saint-Pierre*, Congrès archéologique de France, Valence, 1923, p. 77-94.

Elisabeth CHATEL, *Vienne, église Saint-Pierre*, Congrès archéologique de France, Dauphiné 1972, p. 462-485.

(2) Nous tenons à remercier les « Amis de Vienne », en particulier MM. Hullo et Grenouiller, qui ont bien voulu nous communiquer ces documents, Ch. Bonnet, archéologue médiéviste du canton de Genève et expert fédéral, qui nous a conseillé tout au long de notre étude, M. le député Mermaz, maire de Vienne, M. Taupin, architecte en chef des Monuments Historiques, M. Boucher, directeur des Antiquités historiques de la région Rhône-Alpes, et M. J. Hubert, de l'Institut.

(3) J. LELIÈVRE, *Histoire de l'antiquité et de la sainteté de la cité de Vienne en Gaule celtique*, Vienne, 1623, p. 57-60, 69-70.

des évêques Lupicin et Simplide, soit à l'époque de Trajan, d'après les listes épiscopales. Enfin, certains auteurs anciens, en particulier Lelièvre et Chorier, ont voulu faire de Saint-Pierre l'*ecclesia* primitive de Vienne en s'appuyant sur la présence des sépultures d'évêques et d'une « cathédre » placée dans l'abside (4).

b) *La basilique des Apôtres.*

Une basilique funéraire est attestée dans le troisième quart du v^e siècle ; elle reçoit la sépulture de l'évêque Mamert (5), mort vers 475. De plus, la cérémonie des Rogations, fondée par ce même évêque, part de la cathédrale et se dirige vers la basilique la plus proche « *ad basilicam quae tunc moenibus vicinor erat civitatis*. La plupart des évêques de Vienne y élisent ensuite sépultures (6).

Le vocable des Saints Apôtres apparaît clairement dans Adon, au ix^e siècle.

La basilique funéraire renfermait de nombreux sarcophages, dégagés lors des fouilles de 1860 et 1864. Certaines épitaphes ont été trouvées en place sur le couvercle des sarcophages ; les plus anciennes remonteraient à la fin du v^e et au début du vi^e siècle, en particulier celle de la moniale Anantahilda, celle d'Uranus ou de Digenis ; la plupart datent du vi^e siècle.

c) *Le monastère.*

La fondation d'un monastère lié à cette basilique funéraire est en apparence mieux précisée : Ansémond rappelle, dans la charte de fondation de Saint-André-le-Bas, qu'il a déjà établi un monastère aux portes de la cité : « *monasterium... quod iam feceramus in honore Petri in Bello Campo foras portam civitatis* » ; Ansémond a pour but de mettre les ossements des saints de Dieu dans un lieu de repos (8).

Une autre tradition fait pourtant de Léonien le fondateur de l'abbaye de Saint-Pierre (9).

(4) J. LELIÈVRE, *Histoire de l'antiquité*, op. cit., p. 63.

N. CHORIER, *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*, Lyon, 1658, 2^e édition par N. Cochard, Lyon, 1828, p. 288-289.

(5) *Liber episcopalis viennensis*, attribué à l'archevêque Léger (1030-1070). *Hagiologium Viennensis* (ms B.N., lat. 12768, fol. 126. 142), éd. V. Chevalier, documents inédits relatifs au Dauphiné, II, V, p. 1-13.

L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, op. cit., p. 178-203.

(6) SAINT AVIT, *Opera*, éd. R. Peiper, M.G.H., A.A. VI, 2, 1883, p. 110, 1, 36 et suivantes.

(7) ADON, (859-875), *Chronicon, aetas sexta*, éd. Migne, P.L., 123, col. 82.

(8) BALUZE, *Capitularia regem Francorum*, t. II, 1433.

(9) *Vita S. Eugendi*, M.G.H., S.R.M. III, p. 154-166.

U. CHEVALIER, *Regeste dauphinois*, t. I, Valence, 1913, n° 2376.

Le monastère apparaît en bonne place dans la *Vita Clari* puisqu'il aurait compris alors rien moins que cinq cents moines : « *S. Petri monasterium, ad australem partem urbis situm, quingentos pene monachos continebat* » (10).

d) *L'oratoire Saint-Georges.*

Cette annexe funéraire, située au nord-est de la grande église, est attestée au VI^e siècle : l'Hagiologe mentionne la sépulture de l'évêque Pantagathe, mort avant 549 « *sepultus est in oratorio beati Georgii qui est in sinistra parte Apostolorum* » et celle d'Actherius, mort en 625 « *positus in ecclesia S. Georgii* » (11).

2. — L'ÉPOQUE CAROLINGIENNE.

La destruction de l'abbaye par les Sarrasins n'est pas assurée, mais Saint-Pierre n'est plus mentionné entre 725 et 824 ; cet état d'abandon est sans doute dû aux difficultés du temps et en particulier aux usurpations de biens d'Eglise à l'époque de Charles Martel. Une grande partie du IX^e siècle est en effet consacré par l'abbaye à recouvrer son patrimoine (12). Il est par ailleurs possible que la vie monastique ait été rétablie à Saint-Pierre sous la forme d'un collège de clercs dont l'évêque Agilmar aurait confié la charge à Mediolanus, prêtre de grand mérite.

A cette époque reprend également pour les évêques la tradition de se faire inhumer à Saint-Pierre.

En 882, la ville de Vienne est prise par les troupes carolingiennes ; les dégâts ont pu être importants puisqu'une charte de 883 est datée « *anno secundo destructionis Viennae* » (13). On ne sait quel fut le sort de Saint-Pierre.

La vie monastique est véritablement restaurée grâce à Hughes d'Arles, qui tout d'abord multiplie les donations. En 925 il fait édifier un monastère où l'on célébrerait l'office divin, et où l'observance de la règle monastique sera rétablie (14).

Il semble que la nouvelle abbaye ait suivi la règle bénédictine à partir du milieu du X^e siècle : le premier abbé Adelelme n'apparaît pas avant 959 ; après une période de difficultés, l'abbé Bernard est élu en 994 (15).

(10) *Vita S. Clari*, AA.SS., Jan. I, p. 55-56.

(11) *Hagiologium viennense*, éd. Duchesne, p. 178-203.

(12) *Cartulaire de Saint-Maurice*, p. 56, d'après le manuscrit de Chifflet, *Collectanea burgundica, ex vetustissimo cartulario S. Petri viennensis*, chap. II.

(13) U. CHEVALIER, *Regeste dauphinois*, volume 1913, n° 849, col. 144. 145.

(14) Dom. BOUQUET, *Recueil des historiens des Gaules*, t. IX, p. 689.

(15) E. CHATEL, *Vienne, église Saint-Pierre*, op. cit., p. 463, note 9.

En cette fin de l'époque carolingienne, l'Hagiologie mentionne une deuxième annexe, l'oratoire Notre-Dame, où est inhumé l'évêque Sobon, mort en 929 « *sepultus est in ecclesia sancti Petri (intra) oratorium alme Genitricis Dei* ». L'évêque Naamat, mort en 559, y avait déjà été transféré « *deinde translatus est in basilicam S. Marie et positus retro altare* » (16).

3. — L'APOGÉE DU XII^e SIÈCLE ET LE DÉCLIN DU XIV^e AU XVIII^e SIÈCLE.

Le XI^e siècle voit s'étendre le domaine de l'abbaye grâce aux dons des évêques Burchard, Burnon, et surtout Léger (17). Au XII^e siècle, le pape Gélase II, puis Calixte II, mettent le monastère sous la protection de Saint-Pierre. En 1179, l'archevêque Robert de la Tour obtient pour l'abbé de Saint-Pierre le droit de porter la mitre et l'anneau.

Les inhumations d'évêques à l'intérieur de l'église semblent avoir cessé. Au milieu du XIII^e siècle, Innocent IV fait procéder à la reconnaissance des corps saints de l'église, et accorde des indulgences à ceux qui visiteraient le monastère. Les évêques dont on retrouve les corps sont les suivants : Zacharie, Phocas, Hesychius, Aaron, Naamat, Pantagathe, Aquilin, Georges et Eutheres, ainsi que ceux de Léonien et de Marculphe (18).

Le déclin du monastère apparaît nettement dès le XIV^e siècle, malgré l'action de quelques personnalités brillantes, comme Antoine de Poisieu, archevêque en 1453, qui élit sépulture dans la chapelle Notre-Dame, richement dotée par ses soins, ou comme Louis de Grôlée, qui construisit la salle capitulaire en 1515.

En 1562, les troupes du baron des Adrets entrent à Vienne ; les églises et les monastères doivent remettre leurs objets précieux ; de nombreux édifices, dont Saint-Pierre, abritent temporairement le culte réformé. En 1567, les protestants sont de retour ; ils détruisent les châsses placées sur une poutre de gloire dans le chœur, ainsi que les vitraux de l'église ; quelques tombeaux sont également ouverts, en particulier ceux d'Hesychius, Avit, Pantagathe et Naamat, qui étaient à même le pavé. Les annexes de l'abbaye ainsi que les bâtiments abbatiaux subissent des dommages ; l'église Saint-Georges perd son couvert, de nombreuses archives disparaissent (19).

Au XVII^e siècle, les moines demandent et obtiennent leur sécularisation. Le brevet du roi, du 17 juin 1612, et la bulle pontificale du 9 février 1613, créent un chapitre de vingt-quatre chanoines.

(16) *Hagiologium viennense*, éd. Duchesne, *op. cit.*, p. 1-13.

(17) Le chapitre est un très bref résumé des chapitres du manuscrit de Pierre Cavard, concernant le Moyen Âge et les Temps Modernes.

(18) AA.SS., Junii III, p. 438.

(19) Archives de Vienne, B.B., 25, fol. 73.

Les bâtiments sont à l'abandon et le nombre des chanoines tombe très vite à dix-huit.

La fin du XVIII^e siècle est marquée par l'union entre les chanoines de Saint-Pierre et les chanoines de Saint-Chef, le 23 juin 1776. Les chanoines s'installent en 1781 dans une église remise à neuf (20).

Quelques années plus tard, la constitution civile du clergé supprime les chanoines. L'arrêté d'application, pour Saint-Pierre, est pris le 27 novembre 1790.

4. — SAINT-PIERRE AU XIX^e SIÈCLE.

En 1791, l'église Saint-Pierre est fermée au culte (21). L'église n'est vraiment désaffectée qu'en 1804, et un entrepreneur en maçonnerie la dépouille de tous les marbres qu'elle pouvait posséder ; dès cette époque, la municipalité songe à en faire un musée pour abriter ses collections d'antiques.

L'église et ses annexes, et en particulier l'annexe paroissiale de Saint-Georges, son cimetière désaffecté et sa chapelle des morts, deviennent propriété de la fabrique de Saint-Maurice, et la ville décide d'établir le musée dans l'église Notre-Dame-de-Vie, ancien temple d'Auguste et de Livie (septembre 1822). La fabrique loue à la Compagnie des Mines et Houillères l'église Saint-Pierre et l'église Saint-Georges, converties en remise, grenier à foin et atelier de charbon. Dans les années cinquante, la municipalité projette de rendre à l'ancien temple d'Auguste et de Livie son aspect d'origine et prévoit donc un nouveau transfert des collections à Saint-Pierre. La remise en état du temple nécessitant de nombreuses expropriations la municipalité doit attendre 1860 (24 février) avant d'avoir les fonds pour acheter l'église Saint-Pierre à la fabrique de Saint-Maurice. L'église Saint-Georges ne fait pas partie du lot, et en 1861 on note encore une demande d'installation de machine à vapeur dans l'édifice par l'entrepreneur Canard (22). Les travaux commencent tout de suite ; on

(20) Bibliothèque de Vienne, ms 158, t. II, fol. 62-68.

(21) Cet aperçu historique a été réalisé grâce aux manuscrits du chanoine Cavard, déposés aux Archives départementales de l'Isère J2 556, et dont un double existe à la Bibliothèque municipale de Vienne M 397.

Pierre CAVARD, *L'Abbaye de Saint-Pierre*, 368 p., sans date.

Nous avons également consulté d'autres documents des Archives départementales de l'Isère, en particulier dans la série XII T1, ainsi que les Archives des Monuments historiques.

Cet historique est bien résumé dans l'article de Mme Chatel du Congrès archéologique du Dauphiné, 1972.

(22) Archives des Monuments historiques, 1861.

enlève les plâtres dont les chanoines de Saint-Pierre avaient recouvert les parois des collatéraux et les grandes arcades ; on procède à des sondages, pour dégager les sarcophages dès l'automne 1860 et en 1864 (23).

D'importants travaux de maçonnerie et de restauration des crépis ont lieu en 1869, et le Musée peut ouvrir ses portes le 14 juillet 1872. Les travaux de consolidation se révèlent insuffisants, en particulier à cause du déversement des murs de la nef ; une deuxième campagne de travaux s'étend donc sur les années 1884 et 1885. Par la suite, les Monuments Historiques n'interviendront que pour des opérations de détails, en particulier des poses d'enduits en 1883, des démolitions de bâtiments annexes ; des travaux sont effectués à l'annexe nord (maison du gardien) en 1894. Par la suite, les travaux se font rares ; ainsi la porte sud est remontée en 1928 ; quelques découvertes fortuites sont à signaler, par exemple le dégagement de sarcophages et de fragments d'inscriptions lors du creusement d'une cave au centre de l'ancienne église Saint-Georges (1926) devenue école maternelle.

II. — Analyse des documents.

En attendant l'éventuelle construction d'un musée qui restituerait le volume primitif de l'église et en faciliterait l'étude, de nouvelles constatations peuvent être apportées en analysant les documents photographiques ou les dessins dont disposent les « Amis de Vienne », en particulier des photos inédites, des plans ou coupes effectués en cours de fouilles ; une lecture attentive des descriptions des architectes du XIX^e siècle, avant travaux, est également très instructive. Notre premier but est donc d'arriver, grâce à ces documents, à fournir un état des lieux avant les premiers travaux de 1860.

1. — L'ÉTAT BAROQUE.

L'église nous est tout d'abord connue par les descriptions de Schneyder en 1809 (24), de E. Rey en 1819 (25), par celle de

(23) Archives des Monuments historiques, 1960, 61, 69, 77, 83, 84, 86, 89 et 1928.

(24) Pierre SCHNEYDER, *Notice du Musée d'Antiquités de la Ville de Vienne*, Vienne, 1809 : « Il y régnait un double rang de colonnes dans tout son pourtour, posées les unes à l'aplomb des autres, au nombre de quatre-vingts, sans compter les deux qui soutenaient l'arc du chœur. Ces deux colonnes étaient de cipolin, ainsi qu'une partie des autres, entremêlées de noir antique. On a substitué à ces colonnes des décorations en plâtre lorsqu'on a réparé cette église lors de la réunion du chapitre de Saint-Chef et de Saint-André-le-Bas à Saint-Pierre en 1780. Le célèbre Soufflot m'avait chargé de les acheter dans le cas où la destination de cette église fût changée ou qu'on voulût la réparer, comme semblait l'exiger son mauvais état ; il les avait destinées à la décoration d'une galerie pour le Roi, mais la mort l'a surpris au moment où j'aurais pu seconder ses projets ».

(25) E. REY, *Le guide des étrangers à Vienne (Isère)*, 1819, p. 111.

Mérimec, qui visite Saint-Pierre au cours d'un voyage en 1835 (26), par celle de Questel en 1844 (27). Ces descriptions concernent l'édifice dont le décor intérieur a été entièrement repris en 1780 : cette transformation nous est précisée par une élévation de Questel, déjà publiée, et par une photo prise sans doute en 1860, au moment où commencent les travaux (fig. 1).

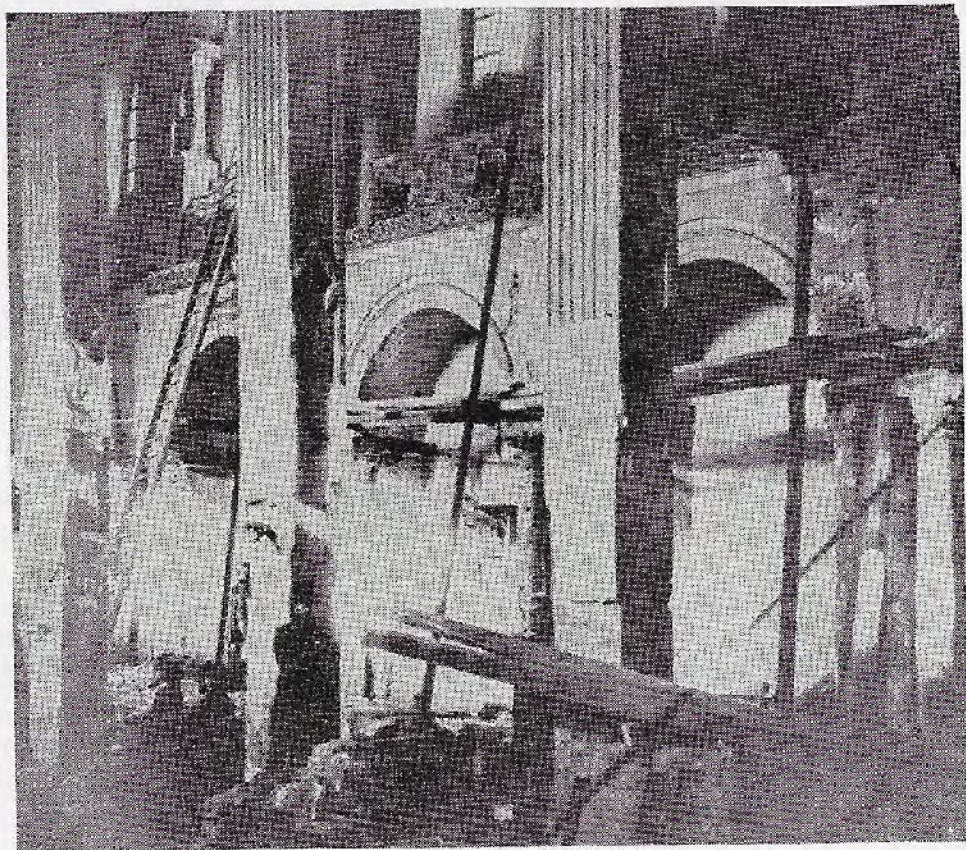


FIG. 1. — Saint-Pierre : vue intérieure (photo 1860)

(Cliché original : « Amis de Vienne »)

Les piliers des grandes arcades de la nef ont été transformés en pilastres cannelés et les arcatures des collatéraux reposent sur des piedroits pleins ; une épaisse couche de plâtre recouvre les colonnettes et leurs chapiteaux ; l'arcature du chœur a disparu ; les ouvertures, est et ouest du collatéral ont été transformées en oculi. Des modifications de structure ont également été apportées ; ainsi, les arcades des travées un et sept, plus grandes que les autres à l'origine, ont été doublées à l'inté-

(26) Prosper MÉRIMÉE, *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, Bruxelles, 1835, p. 119.

(27) QUESTEL, Archives des Monuments historiques de 1844 et Congrès archéologique XLVI^e session, p. 292.

rieur par un deuxième arc qui en réduit la portée ; de fausses voûtes ont été montées sur la nef principale et sur les collatéraux. Malheureusement, l'installation de ce décor baroque n'est pas allée sans provoquer quelques dégâts, en particulier aux chapiteaux des arcatures inférieures et supérieures des collatéraux où toutes les parties en saillie ont été martelées.

2. — LA DIVISION EN TROIS NEFS.

La deuxième série de documents de grand intérêt concerne la division de l'édifice en trois nefs. Une lecture attentive des documents d'archives nous montre tout d'abord que l'architecte Daumet en 1877 déplore le déversement des murs qui surmontent les grandes arcades de la nef et en demande la reconstruction (28). Les travaux sont autorisés en 1882 ; en 1886 « la reconstruction des piliers est achevée, les arcs et les murs refaits » (29). Il est par ailleurs bien spécifié que les pierres anciennes seront conservées dans la mesure du possible. L'architecte fournit même une élévation où il indique en sombre les éléments remployés.

3. — LES REPRISES DE MURS.

Les documents d'archives nous renseignent également sur d'autres reprises extrêmement importantes à l'intérieur. Ainsi le revers du mur de façade a été presque entièrement réappareillé (30). Les architectes ont dû également consolider l'arc triomphal dont les chaînages d'angle au nord et au sud ont été entièrement repris. Les arcs des nefs latéraux étaient en très mauvais état. Les ouvertures de l'abside ont été entièrement refaites, mais les claveaux de l'arcature sont d'origine. Les ouvertures des collatéraux ont été reprises, les briques anciennes remplacées. Les oculi semblent modernes, ainsi que les deux fenêtres des extrémités est et ouest du collatéral sud.

Pour en terminer avec l'intérieur, signalons que le sol avait été exhaussé en 1806 et qu'il est rétabli à son niveau d'origine sans doute après 1877. Les deux sols figurent sur les coupes longitudinales.

(28) Archives des Monuments historiques, *Saint-Pierre*, rapport de Daumet, du 5 février 1877.

(29) Archives des Monuments historiques, *Saint-Pierre*, lettre du 12 mai 1886.

(30) Rappelons que N. Chorier signale l'effondrement en 1669 du mur sud qui avait dû être reconstruit.

4. — L'EXTÉRIEUR.

A l'extérieur, il n'est plus guère possible d'étudier les structures anciennes, sauf en des zones bien délimitées, les murs ayant été doublés et recouverts d'un enduit à joints saillants. Les gravures anciennes, les photos ou les textes antérieurs aux travaux de réfection, peuvent donc nous être d'un grand secours.

L'église Saint-Pierre était autrefois entourée de nombreuses annexes : ainsi les gravures nous indiquent qu'un portique est accolé au collatéral nord de l'église ; il ouvrait sur la place par trois grands arcs brisés reposant sur des lions couchés. Les seuls détails d'élévation que l'on puisse discerner concernent les ouvertures. Les piedroits et les arcs des fenêtres paraissent comporter une alternance de claveaux de briques et de pierres. Cette impression est confirmée par la description de Mérimée en 1835, et par les descriptions de M. Branche en 1841 (31). Près de l'angle est de l'église s'élevait une annexe à deux étages pourvue sur son flanc nord d'une grande ouverture en arc brisé. La construction se continuait à l'est (fig. 2).

Deux détails importants sont visibles sur les documents anciens, sur les gravures comme sur les photos : la face nord de l'annexe est partiellement couverte d'enduits à joints saillants. L'analyse des photos montre que cet enduit n'est ni moderne, car il comporte des dégradations déjà nettes, ni très ancien, car les joints saillants paraissent en assez bon état ; on distingue enfin à l'étage de l'annexe quelques éléments d'un arc de fenêtre à claveaux extradossé d'un rang de briques.

Une gravure du plus haut intérêt nous présente le chevet de l'église avec ses deux annexes : la chapelle Notre-Dame au sud, Saint-Georges au nord (32). Le mur sud de Saint-Georges vient se raccorder avec l'annexe nord ; il est percé de deux petites ouvertures.

Cette gravure qui nous situe bien l'église Saint-Georges dans l'espace et même en élévation, est confirmée par le grand plan de Vienne de Schneyder où l'église Saint-Pierre est pourvue d'un appendice au nord-est, et par un plan de dégagement de l'église Saint-Pierre où figurent les édifices à détruire pour établir un « chemin de ronde ». Un espace assez large est prévu en arrière de l'annexe nord, sans doute dans une zone déjà dégagée lors de l'installation d'un atelier.

(31) Prosper MÉRIMÉE, *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, op. cit., p. 112.

M. BRANCHE, *Rapport sur une excursion archéologique à Vienne*, B.M., t. VII, 1841.

(32) Lithographie de Brunet, publiée par Mme Chatel, dans le Congrès archéologique du Dauphiné, op. cit., p. 479.



FIG. 2. — Saint-Georges : annexe Nord (maison du gardien)
(Cliché original : « Amis de Vienne »)

A l'ouest, le clocher roman était prolongé par un petit narthex, lui aussi d'époque romane. Plusieurs maisons plus récentes ont dû être détruites pour dégager l'édifice sur ses flancs.

L'église ayant été débarrassée de tous les bâtiments annexes a été renforcée et couverte d'enduits. Cette opération s'est faite en plusieurs temps, en fonction des démolitions (33). La preuve d'un doublage des murs latéraux nous est donnée par des photos anciennes où l'on voit par exemple la moitié nord et sud de la façade avant sa réfection ; le mur a bien à l'origine une paroi verticale sur toute sa hauteur (34). On dispose aussi de documents de travail des architectes pour le doublage du mur sud qui atteint 40 à 50 centimètres d'épaisseur (35).

Rappelons enfin que le parement extérieur de l'abside a été soit repris, soit doublé à l'époque romane et rejointoyé au XIX^e siècle.

5. — LES FOUILLES.

Le fonds d'archives des « Amis de Vienne » conserve également des documents élaborés au cours des fouilles de 1860 et 1864, en particulier un grand plan de Saint-Pierre et un petit plan de l'annexe nord, des coupes transversales ou longitudinales. Malheureusement, il ne semble pas que les fouilleurs aient tenu un cahier de notes journalier.

Le grand plan de fouilles a déjà été publié par Formigé (36).

L'étude des structures en *fondations* est extrêmement révélatrice ; ainsi, on constate que la façade occidentale repose sans conteste possible sur des fondations romaines : un grand arc, fait de briques de dimensions importantes, occupe en profondeur toute la largeur du collatéral nord ; cet arc surmonte un égout qui passe sous le collatéral d'abord, et sans doute sous Saint-Georges (fig. 3).

L'analyse des coupes longitudinales et transversales suggère d'une part un édifice très puissant, d'autre part une construction

(33) Archives des Monuments historiques, *Saint-Pierre*, 1.

1869 Restauration des crépis extérieurs des murs.

1872 Restauration des crépis extérieurs des murs, joints saillants, imbrications.

1883 Devis d'enduits à deux mortiers.

1893 Canaux en terre cuite pour imbrications, joints saillants au mortier de chaux hydraulique.

(34) Archives des Monuments historiques.

Archives des « Amis de Vienne ».

(35) Archives des « Amis de Vienne ».

(36) Jules FORMIGÉ, *L'abbaye de Saint-Pierre*, *op. cit.*, plan hors texte.

en plusieurs temps. Des indices déterminants nous sont fournis par le mur de l'abside et son chaînage, ainsi que par le mur du colatéral sud. La puissance des fondations nous est confirmée par leur profondeur, les murs commençant à près de 4 mètres sous le sol (fig. 4).

L'épaisseur des murs n'est pas connue avec précision puisque le parcmnt extérieur n'a pas été dégagé ; on peut toutefois la supposer de 1,75 m. La coupe et l'élévation du mur sud indiquent clairement trois niveaux : sur 2,83 m de haut, le mur est en très bonne maçonnerie régulière, liée par un mortier jaune ; il est marqué par un ressaut à 1,85 m de profondeur qui pourrait correspondre au niveau de sol d'un premier édifice, donc très nettement en dessous des sarcophages postérieurs, et le mortier jaune pourrait être antique. Au-dessus, et sur 1,17 m de hauteur, s'élève une maçonnerie plus irrégulière, liée par un mortier gris dur.

Cette complexité des fondations est également très nette à l'est.

On constate en effet que le mur de chaînage de l'abside est plus étroit en profondeur (1,55 m contre 1,70 m) ; de plus, le dessin indique un appareil différent entre les parties basses et les parties hautes ; l'auteur n'a pourtant pas pris soin de le spécifier dans la légende. Le mur de l'abside est pourvu d'un ressaut à la profondeur approximative de 50 cm.

L'étude des fondations nous fournit également un indice pour réfuter la théorie qui veut que les murs soient doublés à l'intérieur : les croquis de fouilles nous indiquent une épaisseur à peu près constante des murs en fondations, alors qu'un éventuel doublage ne descendrait pas jusqu'à quatre mètres de profondeur et laisserait donc apparaître un retrait du mur dans ses parties basses.

Ces coupes longitudinales et transversales nous situent les grandes arcades de la nef dans un contexte archéologique postérieur à la construction de la basilique. Il est facile de comparer la puissance des murs latéraux en rapport avec l'importance de l'édifice primitif et la faiblesse des chaînages de la nef (1,05 m de large et 1,20 m de profondeur). On remarque également que le chaînage de la nef vient s'appuyer sur des cuves de sarcophages ou même sur les couvercles : le fait est attesté à la fois par les croquis de fouilles et par A. Allmer qui a assisté aux travaux (37).

Le plan de fouilles de l'annexe nord nous apprend aussi que la nécropole s'étendait dans les annexes.

(37) A. ALLMER, *Découvertes de colonnes et de tombeaux antiques*, op. cit., p. 19.

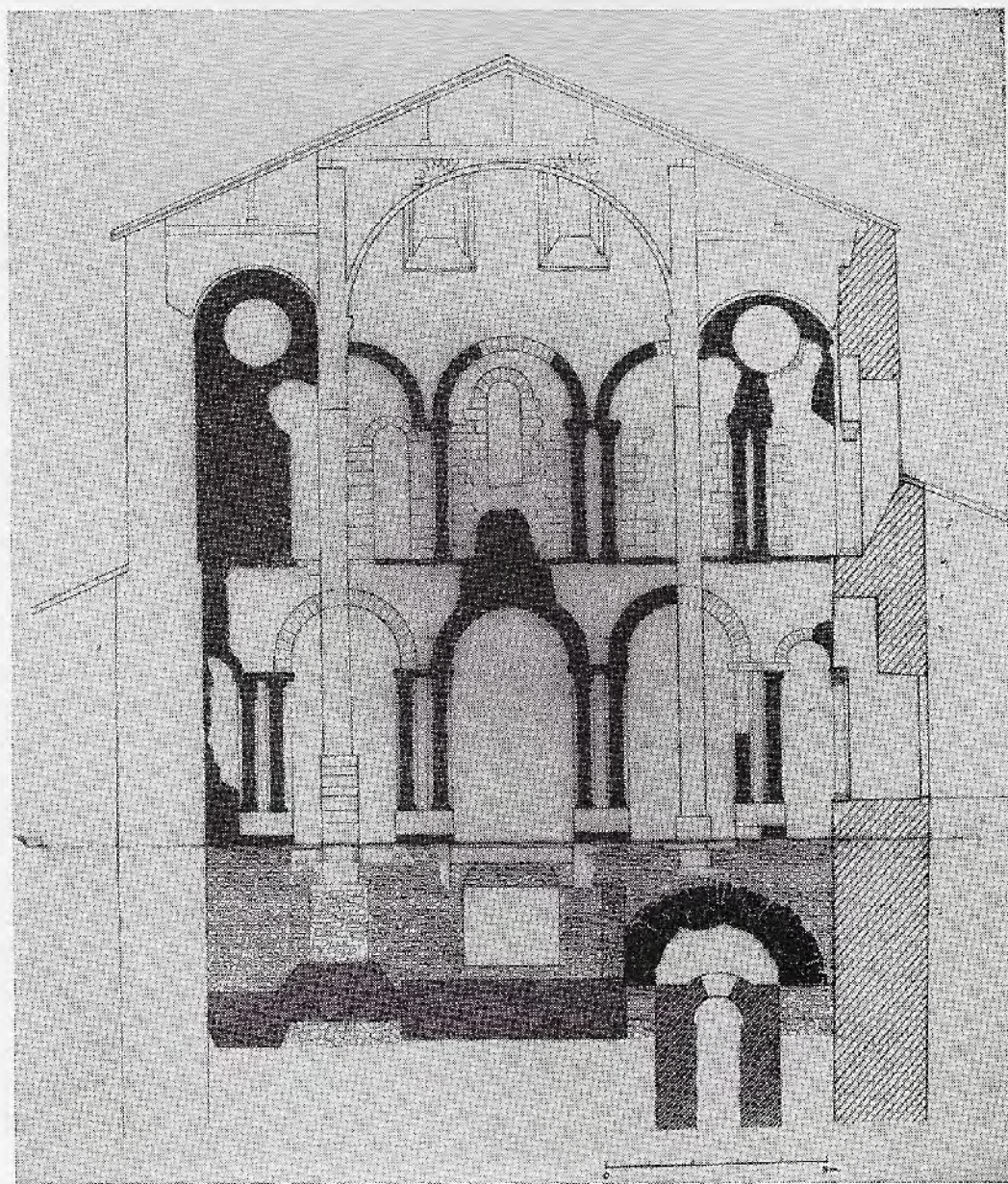


FIG. 3. — Saint-Pierre : revers de la façade occidentale (élévation : en noir parties restaurées - fondations : en noir égout romain).
(d'après fonds Faure).

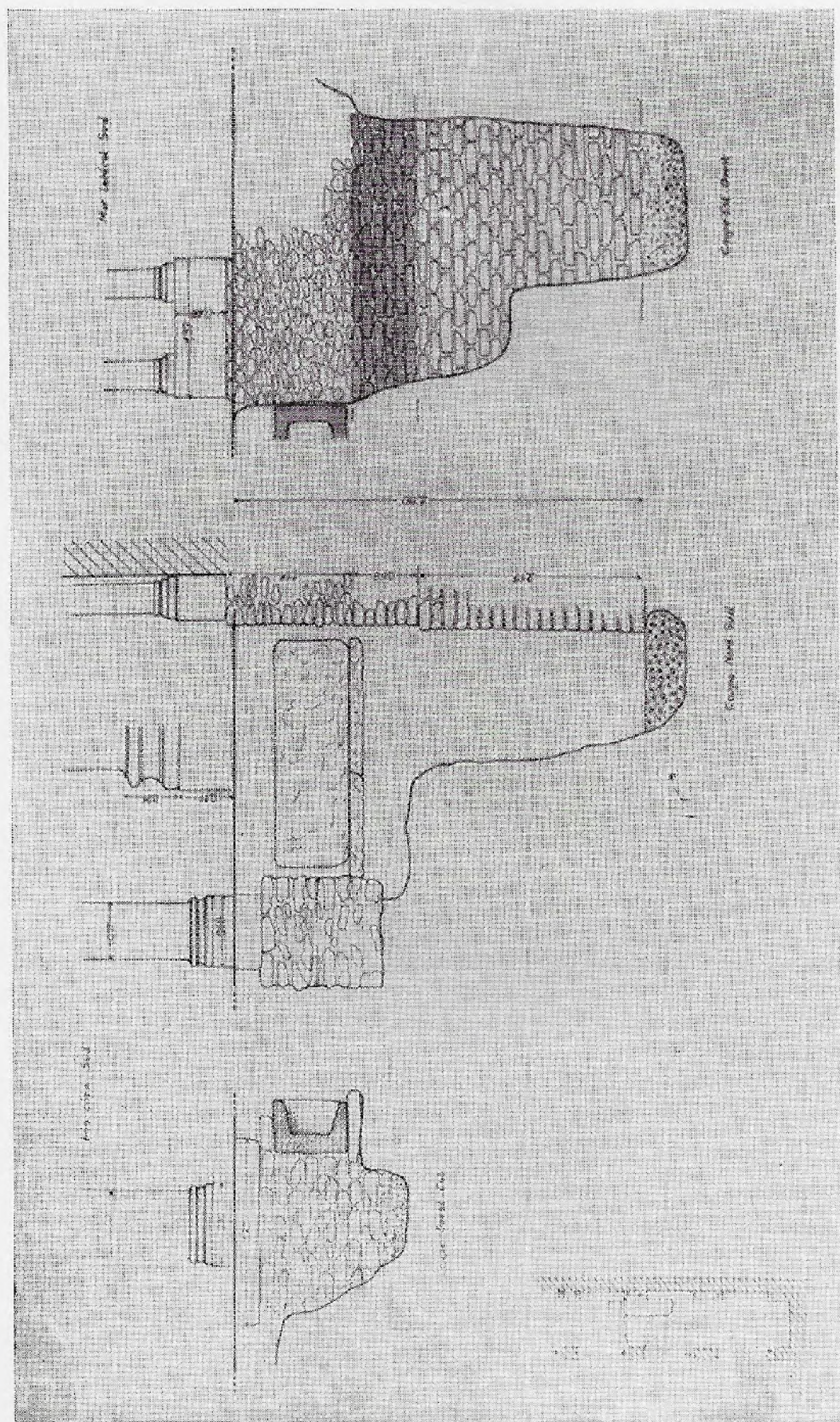


FIG. 4. — Saint-Pierre : coupe longitudinale dans le collatéral sud.

Pour en terminer avec les fouilles anciennes, rappelons que des sarcophages ont été trouvés en 1926 à l'intérieur des bâtiments de l'ancienne église Saint-Georges. Une photo des archives du Musée nous donne une idée du type de sarcophages, sans doute monolithes et creusés dans un calcaire tendre ainsi que de la couche où ils se trouvent, soit à environ 1,80 du sol moderne (38).

III. — Analyse archéologique.

L'analyse des documents anciens, l'étude des structures en place, nous poussent à mettre en avant plusieurs conclusions ou hypothèses nouvelles concernant l'aménagement intérieur de la basilique, son décor à joints saillants à l'extérieur, et les différentes étapes de constructions qu'il faut arriver à préciser dans le temps et dans l'espace.

1. — LA SUBDIVISION EN TROIS NEFS (XI^e et XII^e siècles).

L'étude de l'élévation intérieure de la façade nous a conduits à reconstituer trois ouvertures à l'étage, qui correspondent exactement à celle des collatéraux (fig. 5). L'intérieur de l'église était entièrement recouvert par un système d'arcature sur deux niveaux, incompatible avec la subdivision actuelle en trois nefs. Cette élévation intérieure suggère donc pour le Haut Moyen Age soit l'existence d'une nef unique de 14 mètres de large, soit une subdivision en trois nefs qui ne se serait pas prolongée jusqu'à la façade occupée par un espace transversal du type narthex.

La subdivision actuelle en trois nefs peut être datée avec une certaine précision d'après les petits chapiteaux des triplets qui s'ouvrent dans les parties hautes des grandes arcades et qui remonteraient à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle. Les grandes arcades ont été, nous l'avons vu, reconstruites au XIX^e dans leur état ancien.

2. — LE DÉCOR A JOINTS SAILLANTS.

Un décor récent à joints saillants qui recouvre les murs remonte aux restaurations de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Certes, cette protection a été imaginée en fonction d'un décor

(38) Musée des Beaux-Arts de Vienne. Publié dans le n° 4 (1973), p. 18, des « *Amis de Vienne* ».

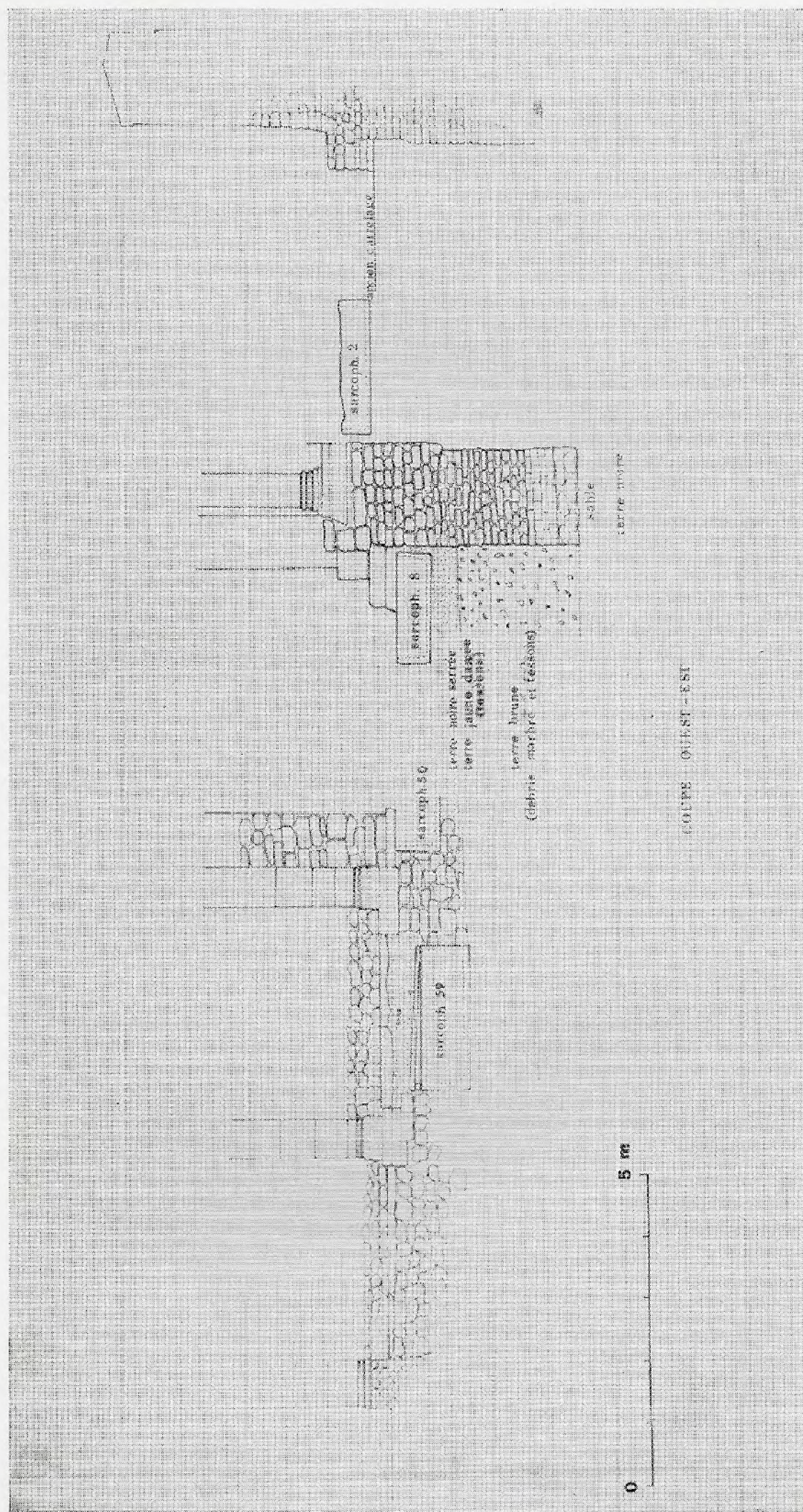


FIG. 5. — Saint-Pierre : coupe longitudinale.

plus ancien qui, nous l'avons vu, était visible vers 1860 sur les murs de l'annexe nord ; les photos anciennes nous suggèrent de mettre cet enduit en rapport avec des ouvertures assez récentes.

Une analyse des enduits conservés à l'abri des intempéries à l'intérieur du clocher vient confirmer notre hypothèse ; ces enduits sont constitués d'un mortier moderne ; ils viennent s'appliquer contre le départ des parois du clocher roman et lui sont donc postérieurs.

L'élévation extérieure de l'édifice primitif reste donc totalement cachée au visiteur qui croit admirer une construction du Haut Moyen Age et ne voit que des restaurations du XIX^e siècle.

3. — LES MORTIERS ET LES APPAREILS.

Pour aller plus loin dans nos hypothèses, il nous faut rejeter toute idée préconçue, comme celle d'un doublage des murs primitifs au moyen d'arcatures (39). Il faut partir de ce que nous savons des restaurations du XIX^e siècle, délimiter les portions de mur restées intactes, et procéder à l'analyse des appareils et des mortiers.

a) *Les mortiers.*

On constate tout d'abord une différence de mortier entre l'étage inférieur et l'étage supérieur.

A l'étage inférieur, le mortier est jaunâtre, aussi bien au collatéral nord qu'à la partie inférieure de l'abside (40), pour les arcs du collatéral comme pour le mur du fond des niches. A l'étage supérieur du mur nord, le mortier très différent apparaît comme clair — gris ou blanc — fait de sable fin et de quelques graviers. Ce mortier clair a été repéré dans l'ébrasement des fenêtres comme au parement intérieur ou extérieur des murs ainsi que derrière l'arcature de l'abside.

On peut conclure de cette analyse que les parties hautes des murs latéraux et de l'abside ont été construits avec un mortier différent des parties basses. On pourrait donc envisager plusieurs étapes de construction, non plus dans le sens vertical, mais en tranches horizontales massives.

L'étude des mortiers rend en effet improbable le doublage qu'avaient supposé les auteurs anciens. A l'étage inférieur, comme à l'étage supérieur, le mortier des arcs est semblable à celui du fond des niches ou de l'ébrasement des fenêtres. Une élévation en

(39) Jules FORMIGÉ, *L'abbaye de Saint-Pierre*, op. cit., p. 85-88.

(40) La soi-disant structure « romaine » des parties basses de l'abside où apparaîtraient des arases de briques, correspond en fait à une restauration du XIX^e siècle.

coupe du mur nord vient d'ailleurs confirmer cette hypothèse ; si l'on admettait un doublage, le mur du fond des niches aurait 70 centimètres d'épaisseur, alors qu'au niveau des fenêtres hautes il en aurait 140 et serait donc nettement en surplomb.

b) Appareil et décor.

L'étude des appareils et du décor nous aide à replacer ces campagnes de construction dans le temps.

L'étage inférieur, contrairement aux dires des nombreux auteurs qui ont décrit l'édifice, ne comporte pratiquement pas de briques, ni dans les arcs, ni dans les murs. Ceux-ci sont en claveaux ou en moëllons mal taillés, souvent de schistes (41).

Les chapiteaux de marbre blanc qui supportent les arcs semblent bien en place ; en effet, le tailloir repose directement sur le sommet du chapiteau dont la surface est très plane. De même, on peut penser que les colonnettes de marbre ont été taillées spécialement pour ces chapiteaux, sans avoir à en expliquer l'origine par l'utilisation de vestiges antiques.

Les arcs de l'étage supérieur sont au contraire faits de claveaux en calcaire blanc assez bien dressés, semblables à ceux de l'arcature de l'abside. Les colonnettes sont constituées de trois éléments en calcaire grossièrement taillés et destinés à supporter une épaisse couche d'enduit. L'élément supérieur comporte l'astragale, l'élément inférieur s'épaissit en un boudin pour constituer la base. Les chapiteaux n'ont pas suffisamment attiré l'attention. En effet il ne subsiste pratiquement plus qu'une corbeille tronconique sans grand intérêt, alors que cette corbeille était conçue pour recevoir un décor de *stuc* (fig. 6).

Ce décor subsiste partiellement à l'arrière de deux corbeilles du collatéral nord et surtout, bien mieux conservé, sur presque la totalité de trois chapiteaux du revers de la façade. Le plus beau chapiteau présente un seul rang de feuillages, les feuilles d'angle montent presque jusqu'à la partie supérieure de la corbeille, la feuille centrale est plus courte ; une petite volute se dirige vers le centre du chapiteau, une autre vers l'angle. La facture de ce décor est nette et précise, et les nervures des feuilles se dégagent nettement du fond.

Dans l'abside, on note tout d'abord la présence de deux arcs en mitre. Les arcs reposent sur des tailloirs au profil très simple ; les chapiteaux ont disparu, mais une base subsiste encore au sud ; elle est faite de deux torsos encadrant une scotie.

(41) On peut d'ailleurs se demander si l'élévation intérieure actuelle n'est pas en grande partie constituée de réfections plus ou moins récentes.

A l'intérieur les ébrasements ou les portions de murs anciens comportent en chaînage des pierres calcaires de moyen appareil, avec parfois une taille en fougère, très différentes des structures de l'étage inférieur.



FIG. 6. — Chapiteau en stuc (début du ^x^e siècle) au revers de la façade.

A l'extérieur, nous connaissons quelques assises de l'angle sud-est, conservé intact dans la chapelle Notre-Dame. On y retrouve ces chaînages de moyen appareil. Il ne semble pas y avoir d'arases de briques dans les parties hautes du mur. Les ouvertures ont été refaites au ^{xix}^e siècle, et l'on ne peut guère en

tenir compte. Quelques claveaux et une *fenêtre ancienne* subsistent toutefois à l'extérieur de la façade derrière le clocher. On y remarque une alternance de briques et de claveaux calcaires bien appareillés, qui devaient se retrouver dans les ouvertures des collatéraux.

4. — ETUDES COMPARATIVES.

Il est difficile de reconstituer le plan et l'élévation de l'édifice gallo-romain avant d'avoir procédé à de nouveaux sondages. Les premiers édifices chrétiens restent très mal connus. On peut admettre que les arcs inférieurs constituent autant d'*arcosolia* et se rattachent à la période où les évêques de Vienne éalisaient sépulture à Saint-Pierre. Enfin les chapiteaux de marbre sont traditionnellement rattachés à la sculpture mérovingienne (42).

L'étage supérieur comporte des éléments de datation d'ordre divers : les ouvertures à claveaux de briques rappellent l'église carolingienne voisine de Saint-Romain-en-Gal (43). On note toutefois l'absence d'arases de briques à Saint-Pierre. Les chapiteaux de stuc, s'ils restent dans la tradition carolingienne, annoncent déjà le décor de certains chapiteaux du XI^e et du XII^e siècles, comme ceux de la croisée du transept d'Anzy-le-Duc, ceux de Saint-Pierre de Montmartre ou d'Issy-l'Evêque.

Les arcs en claveaux de calcaire bien appareillés et les chaînages d'angle rappellent la reconstruction de l'église de Saint-André-le-Bas dans la première moitié du XI^e siècle. L'emploi d'arcs en mitre, de tailloirs ou de bases aux formes presque classiques, suggère également une datation relativement basse.

5. — LES CAMPAGNES DE CONSTRUCTION.

A titre d'hypothèse de travail, nous proposerons donc un premier édifice sans doute gallo-romain, constitué d'une vaste salle de plan rectangulaire, conservée uniquement en fondation et dont il faudrait vérifier l'extension par de nouveaux sondages.

Les premières constructions chrétiennes ont laissé peu de traces. L'édifice qui existe à l'époque de Mamert (fin V^e) doit comporter une abside. Les arcatures de l'étage inférieur peuvent appartenir à une reconstruction de la première moitié du VI^e siècle (époque d'Ansémond).

(42) Elisabeth CHATEL, *Vienne, église Saint-Pierre*, op. cit., p. 470-475.

(43) Raymond GIRARD, *L'église de Saint-Romain-en-Gal*, *Bulletin archéol. du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1971, p. 55-63.

Les parties hautes, endommagées au cours du IX^e ou du X^e siècle, subissent une importante restauration autour de l'an mil. L'arcature des collatéraux et l'arcature de l'abside sont alors caractérisées par leurs chapiteaux en stuc ou leurs arcs en mitre. A la fin du XI^e siècle ou au début du XII^e, l'espace est subdivisé en trois nefs et l'édifice prend alors son aspect actuel.

IV. — Les annexes funéraires : fouilles récentes à Saint-Georges.

1. — LA CHAPELLE NOTRE-DAME.

La compréhension de l'église Saint-Pierre peut être aidée par une connaissance approfondie des annexes funéraires.

La chapelle Notre-Dame, située au sud-est de la basilique, est difficile à étudier pour l'instant, les murs ayant été couverts de mortier à joints saillants au XIX^e siècle, et l'intérieur n'ayant pas été fouillé. On peut toutefois supposer que l'édifice a été couvert d'une coupole à l'époque romane. Les plans de la coupole montrent en effet qu'elle a été installée au-dessus de structures préexistantes. On peut également poser le problème de savoir si l'édifice cruciforme n'a pas été précédé par une annexe plus petite et de forme rectangulaire se terminant à peu près à la croisée actuelle et contemporaine de l'annexe voisine dédiée à Saint-Georges. Seuls des sondages pourront nous le dire (44).

2. — SAINT-GEORGES.

L'église Saint-Georges a été paroissiale jusqu'au XVIII^e siècle. Il s'agissait à l'origine d'une annexe funéraire où furent ensevelis des évêques comme Pantagathe mort en 540, et Aetherius, mort vers 625 (45).

Au XIX^e siècle, l'ancienne église avait servi de remise, de grenier à foin, d'atelier de charbon et d'écurie ; en 1853, la façade avait été détruite ; un chemin de ronde avait été établi autour du chevet de Saint-Pierre. Les bâtiments abritèrent ensuite une école maternelle (1915), puis la perception (1924). En 1975, les locaux sont abandonnés et voués à une prochaine démolition pour mettre en valeur le monument voisin ; on avait tout simplement oublié

(44) D'après le *Liber Pontificalis* (L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1894, t. I, p. 78 à 203) plusieurs évêques sont transportés au IX^e siècle dans la chapelle de la « Mère de Dieu », ainsi que l'évêque Sobon, vers 948 ou 949.

(45) L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, op. cit., t. I, p. 190-195.

l'édifice ancien dont on connaissait pourtant les lancettes de chevet et dont d'autres éléments pouvaient subsister.

Un décapage mural a fait apparaître l'élévation primitive. Nous avons ensuite dégagé les cloisons intérieures et procédé à trois sondages dans l'ancienne église. Les résultats sont déjà suffisamment avancés pour que nous puissions proposer une analyse d'ensemble des différentes campagnes de constructions : une première annexe, de plan rectangulaire, se transforme en un petit édifice à courte nef et abside semi-circulaire, puis se développe en une église à chevet rectangulaire qui s'agrandit encore vers l'est dans un dernier temps (fig. 7).

La fouille est descendue jusqu'aux niveaux romains où ont été dégagés des éléments de *præfurnium*. Au-dessus apparaissent des vestiges d'une *première construction* constituée de deux structures perpendiculaires dont l'angle est marqué par un gros bloc de choin.

Les murs sont en moellons d'assez petites dimensions et liés par un mortier gris très dur et très fin (0,75 m de large en fondations). La zone fouillée reste trop partielle pour que l'on puisse en tirer des conclusions définitives ; on peut toutefois supposer l'existence d'une annexe funéraire s'étendant d'une part jusqu'au flanc nord de l'abside, d'autre part jusqu'au mur trouvé sous la maison du gardien.

Le type de construction de cette annexe se rattache par son appareil et son mortier aux édifices *paléochrétiens* trouvés à Lyon ; il repose d'autre part directement au-dessus des destructions d'époque gallo-romaine. On pourrait le situer au IV^e ou V^e siècle.

Au cours d'une *deuxième étape* de construction, la première annexe est détruite et déplacée très nettement vers le nord, à l'emplacement où elle se trouve actuellement. Elle devait comprendre : la maison du gardien (annexe nord), une courte nef (environ 6 mètres) et une abside. La maison du gardien conserve en effet des structures anciennes qui apparaissent sur les photos du XIX^e siècle, en particulier l'extrados de briques d'une fenêtre. A l'intérieur sont conservés les murs nord et sud de l'édifice. L'abside semi-circulaire peut se reconstituer aisément, bien qu'elle ait été partiellement détruite dans sa partie nord. Ces structures sont caractérisées par un mortier gris, un peu plus beige et un peu moins compact que le précédent. L'abside a d'ailleurs été reconstruite un peu plus tard, avec un tracé nettement outrepassé et un mortier plus beige et plus tendre. Aucun sol ne subsiste, mais le mur sud présente près de l'angle une porte dont le seuil est conservé.

Saint Georges.

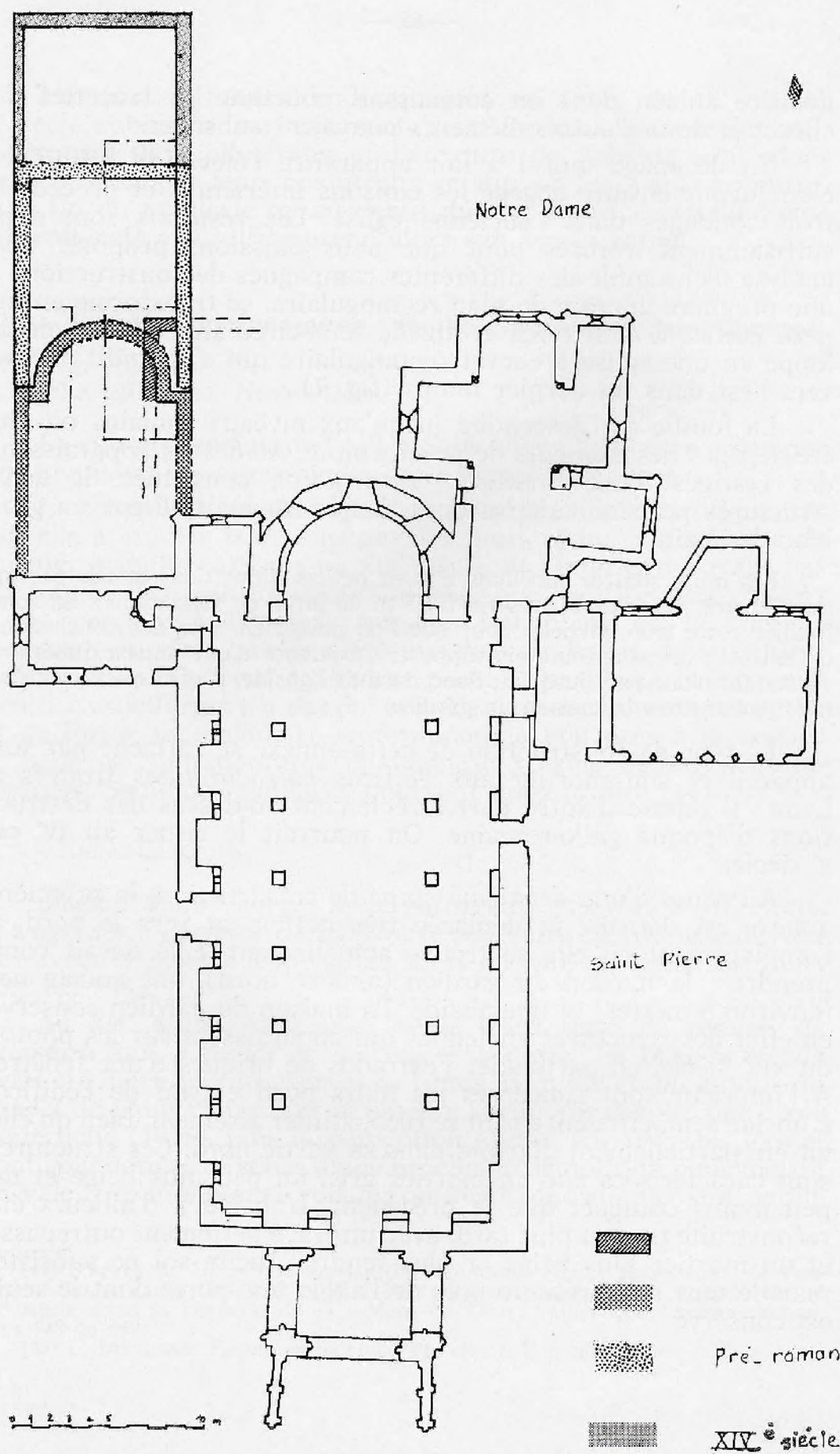


FIG. 7. — Plan des Eglises Saint-Pierre et Saint-Georges

A cet édifice funéraire peuvent être rattachées, pour l'instant, deux sépultures : dans l'angle intérieur sud-est a été placé un sarcophage (T. V) dont la cuve est constituée de dalles assez épaisses liées par du mortier à tuileau. A l'est, une tombe, collée contre le parement extérieur de l'abside, était faite de petites dalles liées par du mortier à tuileau.

Ce type de construction et ce type de sépultures pourraient appartenir aux v^e-vi^e siècles par comparaison avec les édifices ou les tombes déjà fouillées à Lyon (46).

La troisième campagne est mieux connue. La construction comporte alors une nef unique de 18 mètres de long, y compris un éventuel narthex à l'ouest (la maison du gardien) destiné à assurer le passage vers l'intérieur de la basilique. Cette nef se terminait à l'est par un chevet plat. Le mur nord de la nef ne subsiste qu'en fondation, mais le mur sud est relativement bien conservé en élévation (fig. 8). Si l'on fait abstraction des ouvertures du xix^e siècle, on reconnaît les structures anciennes à un appareil irrégulier, parfois presque en arêtes de poisson, et par

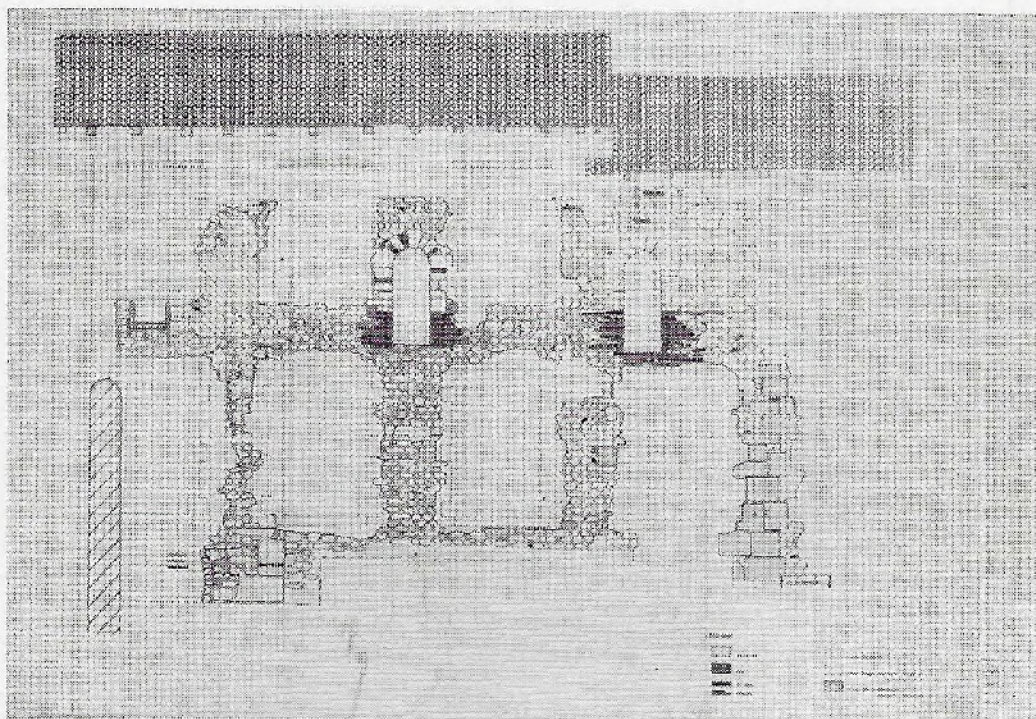


FIG. 8. — Eglise Saint-Georges : élévation extérieure du mur sud.

(46) J.-F. REYNAUD, *Le groupe épiscopal de Lyon, découvertes récentes*, CRAI, oct.-nov. 1975, p. 476-490.

J.-F. REYNAUD, en collaboration avec G. VICHARD, *Saint-Laurent-de-Choulans*, CRAI, oct.-nov. 1976.

un mortier à gros gravier légèrement teinté de tuileau. Un contrefort est venu étayer cette paroi ; il en subsiste des blocs de molasse en chaînage dans le mur. Ce mur ancien était percé de trois fenêtres : deux subsistent, presque intactes, plus la base d'une troisième. Ces ouvertures sont caractérisées par un ébrasement unique, par des claveaux en pierres calcaires bien dressés, parmi lesquelles s'intercalent quelques briques. La base des piedroits est en grande partie construite en briques. A cette campagne de construction peut être rattachée une petite piscine liturgique (mur sud) et des sépultures, en particulier à l'extérieur, une tombe maçonnée qui vient s'appuyer contre le mur sud de l'église. On remarque que la tombe est très étroite aux pieds et à la tête, et s'évase en son milieu. La partie ouest a malheureusement disparu. Le couvercle de cette sépulture étant nettement plus élevé que le seuil de la porte dans son état primitif, on pourrait placer cette tombe en rapport avec le sol de la troisième campagne. Le type de tombe semble postérieur aux tombes maçonnées trouvées à Saint-Laurent de Choulans, ou même aux tombes anthropomorphes d'époque carolingienne découvertes dans le canton de Genève. Aucun sol n'a été repéré en place.

Cette troisième campagne de construction nous paraît appartenir à une période de transition entre l'époque carolingienne et l'époque romane ; des éléments d'arases ou de claveaux de briques subsistent encore, ainsi que du mortier légèrement teinté de tuileau ; les claveaux en calcaire bien dressés, les joints presque rubannés de ces claveaux suggèrent la fin du ^x^e siècle ou le début du ^x^e.

La quatrième construction correspond à un nouvel agrandissement de l'édifice vers l'est. Le nouveau chevet est percé de trois lancettes caractéristiques du ^{xiii}^e-^{xiv}^e siècle. Le piedroit-est d'une ouverture se remarque également dans le mur sud. Le revers de la façade est encore en partie recouvert de fragments de fresques sans doute contemporaines de la construction.

On peut rattacher à cette dernière campagne plusieurs niveaux de sépultures. La trace des cercueils a parfois été retrouvée, les squelettes sont assez bien conservés, mais le matériel est rare. Quelques fragments d'entrelacs provenant des remblais ont pu être récupérés.

La partie occidentale de l'édifice a sans doute été remaniée à la fin du Moyen Age : la première travée est alors voûtée d'ogives. On peut supposer, nous l'avons vu, que l'enduit à faux joints qui apparaît sur les photos du ^{xix}^e siècle, ne remonte ni au ^{vii}^e, ni même au ^{ix}^e siècle, mais à une époque relativement récente.

La fouille de l'ancienne annexe funéraire de Saint-Georges, devenue église paroissiale à la fin du Moyen Age, apporte donc des éléments de première main pour comprendre l'évolution des installations funéraires au cours du premier millénaire. La compréhension d'ensemble de ces annexes suppose la prolongation de la fouille à l'intérieur de l'ancienne maison du gardien, à l'intérieur de l'annexe nord-est de Saint-Pierre et dans la dernière travée du collatéral nord de la grande basilique.

Nos recherches archéologiques menées à Lyon, à Saint-Just, au groupe épiscopal et à Saint-Laurent, nous ont donné une idée précise de la complexité de ces monuments où l'évolution est continue, du gallo-romain au XVIII^e siècle. Des sondages, même limités, à l'intérieur de l'église de Saint-Pierre, associés à une fouille plus complète des annexes funéraires, devraient permettre d'apporter de nouvelles hypothèses nécessaires pour la compréhension d'un des édifices-clés de cette période encore mal connue et pourtant si riche du Haut Moyen Age.

Jean-François REYNAUD.

Quelques remarques sur les chrétientés de Lyon et de Vienne

Prié avec une insistance qui m'honore de collaborer à ce numéro spécial consacré aux Martyrs de Vienne et de Lyon, je voudrais répondre à cette aimable invitation en présentant quelques réflexions sur les communautés chrétiennes qui les ont produits, telles que nous les fait entrevoir la célèbre « Lettre des Chrétiens de Lyon et de Vienne en Gaule aux Chrétiens d'Asie et de Phrygie sur les martyrs de 177 », d'après le texte transmis par Eusèbe de Césarée dans son *Histoire Ecclésiastique* (V, 1).

Au vrai, Camille Jullian a déjà en 1911 et avec talent écrit l'essentiel sur ce sujet (1). Mon propos sera donc, très modestement, d'« actualiser » (le mot est à la mode !) quelques-unes des précieuses « remarques », toujours valables, du grand historien des Gaules, en tenant compte des progrès accomplis dans la connaissance du Christianisme depuis la première décennie de ce siècle.

Pour tenter de comprendre l'esprit — on dira aujourd'hui la mentalité — qui régnait en 177 dans ces communautés, qui — dans l'état actuel de nos connaissances — apparaissent bien comme les premières communautés organisées dans les provinces des Gaules, il convient d'abord, me semble-t-il, d'examiner brièvement le contexte historique dans lequel s'inscrivent d'une part la vie des hommes et des femmes qui les composaient, d'autre part les préoccupations des hommes et des femmes qui les entouraient dans les colonies de Lyon et de Vienne.

Quelle est en 177 la situation du monde romain ? Depuis seize ans règne Marc Aurèle, et depuis quinze ans l'Empire connaît la première grande crise de son histoire. Certaines années, et notamment les années 172-177 comptent « parmi les plus sombres qu'ait connues l'Occident, et elles constituent, par la multiplicité et la simultanéité des sujets d'inquiétude, comme une préface aux moments les plus critiques du III^e siècle » (2). Dès 162, c'est l'invasion de l'Arménie par les Parthes et le début de la guerre d'Orient, d'où les soldats de Lucius Verus ramènent en Occident

(1) C. JULLIAN, Quelques remarques sur la Lettre des Chrétiens de Lyon, *R.E.A.*, 13, 1911, p. 317-330.

(2) L. HARMAND, *L'Occident romain*, Paris, 1970, p. 438. C'est de cette même époque que R. REMONDON date le début des difficultés dans *La crise de l'Empire romain de Marc Aurèle à Anastase*, Paris, 1964 ; et de même P. PETIT, *Histoire générale de l'Empire romain*, Paris, 1974, p. 308 ss., qui y voit « le fait essentiel, un véritable tournant dans l'histoire de l'Empire ».

une épidémie de peste qui va sévir pendant quinze ans au moins, faire des dizaines de milliers de victimes (dont L. Verus en 169 et Marc Aurèle lui-même en 180) et provoquer partout une inquiétude génératrice d'exaltation religieuse (3). D'autant qu'en même temps l'agitation gagne les frontières occidentales. Déjà en 162, une incursion limitée des Chattes a affecté la Germanie supérieure ; en 166 commence la grande offensive des Quades, des Marcomans, des Lombards et des Sarmates sur le Danube ; les provinces de Rhétie, de Norique, de Pannonie et de Mésie sont envahies. Aquilée est assiégée, malgré la création d'un nouveau district militaire au nom éloquent, la *praetentura Italiae et Alpium*. Simultanément, les Chauques pénètrent en Belgique, les Chattes menacent Mayence et Trèves (4). En 172 des tribus Maures remuent ; entre 172 et 176 l'Espagne du Sud est victime de leurs raids. Les côtes de Mer Noire et de Grèce subissent elles aussi les incursions des pirates. Cependant qu'une révolte paysanne secoue l'Égypte. Les années 172-175 sont des années d'angoisse : la panique règne à Rome ; l'empereur retenu sur le Danube vend sa vaisselle précieuse, lève des troupes et des impôts supplémentaires... et pour comble de malheur, Avidius Cassius, responsable militaire de tout l'Orient, se soulève contre le pouvoir établi. Tout paraît s'écrouler.

Nul doute que la gravité de la situation ait été ressentie à Lyon, capitale des Trois-Gaules, en relations constantes avec Rome, avec Aquilée, avec le *limes* rhénan et danubien. En toile de fond, on ne doit pas oublier ce contexte historique très sombre et lourd de menaces directes, si l'on veut comprendre les événements de 177 tant à Vienne, ville-relais qui, bien qu'appartenant à la province de Narbonnaise, se trouvait dans la mouvance économique, commerciale de Lyon, qu'à Lyon même, ville-carrefour routier dont la population cosmopolite et affairiste devait s'inquiéter non sans raison des mauvaises nouvelles affluant de partout. Des *latrones* profitaient déjà de la situation pour perturber les communications vers les cols des Alpes (5). Les périls

(3) Cf. J. BEAUJEU, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire, I. La politique religieuse des Antonins (98-192)*, Paris, 1955, p. 340 ss. Sur cette épidémie, qui atteint son paroxysme en 167 à Rome et dans les armées, voir J. F. GILLIAM, *The Plague under Marcus Aurelius*, *A. J. Ph.*, LXXXII, 1961, p. 225-251 ; R. POLLITZER, *The ecology of the Plague*, dans J. M. MAY, *Studies in disease ecology*, New-York, 1961, p. 433-501 et Y. G. GOLVAN - J. M. RIJOUX, *Ecologie des mérions du Kurdistan iranien*, dans *Mém. Ann. de Parasitologie humaine et comparée*, XXXVI, 1961, p. 461-465 et 571-583.

(4) Sur les premières invasions en Gaule, voir J. J. HATT, *Histoire de la Gaule romaine*, Paris, 1959, p. 185, qui note qu'à Strasbourg les fouilles ont révélé dans les quartiers civils, en dehors de l'enceinte, des traces de destruction, datables entre 160 et 175.

(5) Cf. L. FLAM-ZUCKERMANN, *A propos d'une inscription de Suisse (CIL, XIII, 5010)*, cité par P. PETIT, *ouv. cit.*, p. 324, n. 58.

devenaient immédiats. Certes en 176 les choses parurent s'améliorer ; Marc Aurèle put rentrer à Rome et célébrer son triomphe. Mais l'alerte a été chaude et tout danger est alors loin d'être écarté. C'est dans ce climat mêlé d'exultation et d'inquiétude que s'expliquent maintes célébrations religieuses et notamment les tauroboles de Lectoure (6).

La communauté chrétienne de *Lugdunum*, de laquelle dépendait, semble-t-il, celle de Vienne, n'était probablement pas différente de ce qu'étaient les autres communautés qui s'étaient déjà constituées ailleurs en Occident. On est cependant en droit de penser que, dans l'atmosphère dramatique des années 172-177, sa vie en fut affectée avant même le déclenchement des graves événements de l'année 177. A la lumière de la Lettre des Chrétiens de Vienne et de Lyon — le seul document dont on dispose — mais un bon document, car il révèle à la fois les sentiments des victimes et ceux des bourreaux (7), il est possible de préciser certains aspects de la composition, de l'état d'esprit et du comportement des deux communautés, et surtout de celle de *Lugdunum*.

A relire le texte ancien, il apparaît d'abord que la communauté lyonnaise et *a fortiori* celle de Vienne, nommée la première, mais moins fortement structurée — le ministère n'y est représenté que par le diacre Sanctus — forment des groupes très minoritaires, isolés dans d'importantes et anciennes colonies romaines. *Lugdunum* et *Vienna* sont des « cités » vieilles déjà de plus de deux siècles. Une société hiérarchisée, riche et active, y est solidement implantée depuis des générations, dans un cadre municipal rigide dans ses structures institutionnelles, plus souple et mobile dans son personnel. A côté de fonctionnaires provinciaux et de notables parfois fastueux, artisans et commerçants, nés libres ou affranchis, se préoccupent surtout d'affaires fructueuses. Entre ces hommes, la diversité sociale et la variété d'origine — les

(6) A Aoste (*Augustum*), deux bases inscrites célèbrent des dédicaces faites en 176 *pro salute Imp. Caes. M. Aur. Antonini Aug.* (C.I.L., XII, 2391, 2392). A Lectoure (*Lactora*), est attestée une série de tauroboles, dont plusieurs sont datés de 176 (C. I. L., XIII, 505-507) ; d'autres furent accomplis très probablement à la même date, en tout cas avec intervention du même *sacerdos* (508, 509) ; à quoi s'ajoutent certainement le *tauropolium* (même mot et même formule que dans les autres textes datés) de la *r(es) p(ublica) Lactorat(ium)* fait *pro salute et incolmitate domus diuinae* (520) et peut-être d'autres *tauropolia*, mentionnés dans 521-525.

(7) Sur la qualité du document, dont l'auteur est peut-être Irénée, en tout cas un témoin oculaire écrivant au nom des églises de Lyon et de Vienne, voir E. GRIFFI, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, I. *Des origines chrétiennes à la fin du IV^e siècle*, Paris, 1947, p. 19, et n. 21 et 22. La plus récente traduction de la Lettre des Chrétiens de Lyon et de Vienne en Gaule aux Chrétiens d'Asie et de Phrygie sur les martyrs de 177 se trouve dans G. BARDY, t. II de l'*Hist. eccl.* d'Eusèbe de Césarée, coll. « Sources Chrétiennes », Paris, Ed. du Cerf, p. 7-19.

recherches démographiques d'Amable Audin (8) révèlent que près d'un quart de la population lyonnaise est alors composé de gens portant des noms grecs, c'est-à-dire d'éléments grecs ou grécisés, avec prédominance d'Orientaux — tendent à s'effacer ou à s'estomper autour d'une certaine idée de la « patrie » romaine, qu'exprime entre autres le culte de Rome et d'Auguste. Or celui-ci est particulièrement vivace dans la capitale des Trois-Gaules, où au culte municipal s'ajoutent les grandioses manifestations annuelles du culte fédéral. Un travail récent est venu confirmer, avec l'abondance des *seuiri Augustales* et le développement du culte du *Numen*, la remarquable vitalité de la religion du souverain sous les règnes des Antonins (9).

On sait d'autre part que dans le milieu « étranger » de *Lugdunum*, le succès du culte métroaque ne constituait nullement un obstacle à cette « communion » dans le culte impérial, puisque entre la Mère des dieux et l'empereur de Rome avait été habilement établie une sorte de complicité. Dès 160, date du premier taurobole attesté à Lyon, à l'occasion peut-être de la dédicace du temple de Cybèle (10), la cérémonie est accomplie *pro salute Imperatoris Caes(aris) T. Aeli Hadriani Antonini Aug(usti) Pii p(atris) p(atriciae) liberorumque eius*. Les quatre autres inscriptions tauroboliques retrouvées à Lyon consacrent le même accord et font de la Grande Mère des dieux une protectrice du « salut » des empereurs et de leur *domus diuina*.

Ainsi dans cette grande ville cosmopolite, où la vie religieuse officielle et personnelle paraît particulièrement active, la communauté chrétienne, installée depuis peu — sans doute vers le milieu du II^e siècle, donc depuis deux décennies environ (11) — ne devait pas être très nombreuse, quelques centaines de membres tout au plus, peut-être même beaucoup moins (12). On sait seulement qu'après le pogrom de 177 et la disparition des 48 martyrs nommés par plusieurs listes (13), la chrétienté de Lyon ne

(8) Fondées sur les épitaphes : A. AUDIN, Sur la géographie de Lyon romain, la population, les voies et les quartiers d'après les documents épigraphiques, *Rev. Géogr. Lyon*, XXVII, 1952, p. 133-140 ; A. AUDIN et Y. BURNAND, Chronologie des épitaphes romaines de Lyon, *R.E.A.*, LXI, 1959, p. 320-352 ; A. AUDIN, *Lyon, miroir de Rome dans les Gaules*, Paris, 1965, p. 137 ss.

(9) H. DURAND, *Le culte impérial dans la province de Lyonnaise*, thèse de doctorat de troisième cycle, soutenue à l'Université de Paris X le 1^{er} mars 1977.

(10) Voir P. WUILLEUMIER, *Lyon, métropole des Gaules*, Paris, 1953, p. 89 ss. et A. AUDIN, *ouv. cit.*, p. 151 ss. et naturellement H. GRAILLLOT, *Le culte de Cybèle*, Paris, 1912, p. 164, 228-229, 336, 452. Les textes figurent au *C.I.L.*, XIII, 1751-1754.

(11) Si l'on considère que Pothin, mort en 177 à plus de 90 ans, fut le premier évêque de Lyon, cf. E. GRIFFE, *ouv. cit.*, p. 12.

(12) Voir les excellentes remarques de E. DEMOUGEOT, Rome, Lyon et la christianisation des pays rhénans, dans *Rome et le Christianisme dans la région rhénane* (Colloque de Strasbourg, 1960), Paris, 1963, p. 23-47.

(13) Sur ces listes, voir H. QUENTIN, La liste des martyrs de Lyon de l'an 177, *Analecta Bollandiana*, 39, 1921, p. 113-138.

s'éteignit pas. Irénée en devint le chef, et selon saint Jérôme elle prit un nouvel essor (*floruit sub Commodus*). Elle essaima même, et Irénée devint l'ἐπισκοπος des παροικίαι de Gaule (14).

C'est ce caractère très minoritaire qui explique, en partie du moins, deux traits de la vie qui animait la communauté lyonnaise. D'abord son besoin de contacts avec l'extérieur. La Lettre nous la montre en rapports continus non seulement avec celle de Vienne, mais avec Rome et avec les chrétientés d'Asie, d'où étaient venus plusieurs de ses membres. Cela C. Jullian l'a fortement souligné, et s'il est sans doute exagéré d'écrire que « ce fédéralisme, cet internationalisme des églises » fut « peut-être le principal crime contre l'Etat romain » (15), on peut penser du moins que la multiplicité des contacts entretenus par les chrétiens de Lyon avec leurs frères de Rome et surtout d'Asie mineure était, dans le contexte événementiel du temps, de nature à faire naître chez leurs ennemis le soupçon de complot contre l'ordre établi.

Le sentiment minoritaire contribue aussi à expliquer l'intensité de la vie religieuse, dont témoigne la Lettre à chaque détour de phrase. Sans préjuger de la profondeur de conviction ni de la générosité d'âme des chrétiens de Lyon, dont beaucoup étaient de récents convertis, brûlants de foi, un groupe minoritaire n'a-t-il pas toujours tendance à ressentir, isolé au milieu d'une multitude d'« étrangers », une sorte de fièvre obsidionale ? Une fièvre qui d'ailleurs devait monter au même rythme que l'animosité des païens qui l'entouraient. Au cœur de ce petit noyau de chrétiens, un homme leur servait de chef et d'exemple, au point que les païens le traitèrent « comme s'il eût été lui-même le Christ ». C'est leur évêque, Pothin, qui meurt dans sa prison, après quelques jours de mauvais traitement. Certes, il y a loin de ce vieillard nonagénaire, que la Lettre nous montre essentiellement comme chef des « anciens » (πρεσβύτεροι) et comme confesseur, à un évêque africain du IV^e siècle finissant. A. Mandouze a naguère souligné l'incroyable activité d'un Augustin, à la fois pasteur d'âmes, soucieux des intérêts spirituels et matériels de ses ouailles, docteur de l'Eglise passionné de lecture et d'écriture, juge suroccupé des différends de tous les jours, défenseur de sa ville contre les envahisseurs barbares (16). La situation n'est plus la même. Les hommes non plus. Ce qui ne change pas, en revanche, c'est le caractère « personnalisé » des chrétientés qui sont, très fortement au II^e siècle, et le resteront après, des commu-

(14) Cf. E. DEMOUGEOT, art. cit., après E. GRIFFE, *ouv. cit.*, p. 33 ss.

(15) Art. cit.

(16) A. MANDOUZE, Notes sur l'organisation de la vie chrétienne à l'époque de saint Augustin, *L'Année Théologique Augustinienne*, XIII, 1953, p. 151-171 et p. 201-231.

nautés centrées sur leur évêque (17). L'éclat que devait conférer saint Irénée à l'église de Lyon le montre clairement.

Ce qui ne change pas non plus — si l'on poursuit (sans excès) le parallèle entre la chrétienté de Lyon en 177 et celle d'Hippone en 395, — c'est leur caractère populaire et fraternel. Rappelons d'abord que la Lettre emploie deux mots pour désigner la communauté chrétienne lyonnaise : ἐκκλησία, c'est-à-dire le vocable qui nomme couramment les confréries du monde grec (18) ; d'autre part διακονία, pour définir la charge de l'évêque Pothin, ὁ τὴν διακονίαν τῆς ἐπισκοπῆς ἐν Λουγδούνῳ. Le regretté H. I. Marrou a excellemment retracé l'évolution du sens de διακονία qui exprime l'idée d'« office », de « ministère », avant de désigner une institution charitable, un service d'assistance, attesté en Egypte au milieu du iv^e siècle et introduit plus tard à Rome (19). Il n'en reste pas moins que dès le début, en grec classique, le mot διακονία définit un « office de serviteur » et que dans son acception chrétienne il a gardé son sens profond en devenant le « ministère », le « service des pauvres ». C'est que — à Lyon comme ailleurs — la communauté chrétienne accueille des gens de toutes conditions politiques et sociales, unis dans la poursuite d'un même idéal : des citoyens romains (comme Attale) et des pèlerins (comme Alexandre) ; des Lyonnais romanisés (plus nombreux qu'on ne l'a cru parfois, surtout si l'on admet sur les listes des martyrs des regroupements onomastiques très vraisemblables (20) et des Orientaux (tels Alexandre, originaire de Phrygie, et Pothin lui-même) ; des médecins (comme Alexandre toujours) et des marchands (comme Maturus) ; des notables (comme Attale « réclamé à grands cris par la foule car il était bien connu ») et d'obscures petites gens ; des maîtres mais surtout des esclaves (comme Blandine, admise pourtant à la même place que sa *domina*) ; des vieillards et des jeunes gens (tel Ponticus, âgé de quinze ans seulement). Tous ont le même rang, tous ont les mêmes titres, tous sont égaux. Les mots qui dans la Lettre reviennent le plus souvent sont ceux de « frères » et de « sœurs ». Et ce qui frappe le plus c'est leur « solidarité » dans l'action, aussi étroite qu'est illimitée leur charité dans les sentiments. Le

(17) C'est une des raisons pour lesquelles on peut penser que la chrétienté de Vienne, animée seulement par un diacre, Sanctus, dépendait de la chrétienté de Lyon, au moment de la persécution de 177, du moins.

(18) Où il convient toutefois de noter que ce mot désignait l'« assemblée » du groupement, alors que dans la langue chrétienne, il désigne le groupement lui-même.

(19) H. T. MARROU, L'origine orientale des diaconies romaines, *M.E.F.R.*, 47, 1940, p. 95-142, repris dans *Patristique et Humanisme, Mélanges*, Paris, 1976, p. 81-117.

(20) Voir H. QUENTIN, art. cit., p. 137-138.

meilleur exemple est fourni par Alcibiades, ce chrétien détenu qui poussait l'ascétisme jusqu'à refuser toute nourriture autre que du pain et de l'eau et qui, sur l'intervention d'Attale, renonça à se singulariser et fit désormais comme les autres. Mais, comme on l'a déjà noté, ce qui surprenait le plus et scandalisait les païens, c'est que dans la chrétienté de Lyon hommes et femmes étaient admis ensemble et à titres égaux, vraiment comme « frères » et « sœurs ». Sur les quarante-huit noms des listes des martyrs, il y a vingt-trois noms de femmes. De là vient qu'au reproche de crime contre la société (et ses principes de hiérarchisation), se soit ajouté dans l'opinion publique celui de crime contre le *mos maiorum* et la morale ; de là aussi l'accusation d'inceste qui pesait sur eux, comme elle a toujours pesé sur les membres des confréries mixtes vivant à l'écart du monde.

Pourtant — et c'est le troisième point qui, me semble-t-il, caractérise la vie de la chrétienté lyonnaise dans la seconde moitié du II^e siècle — ses membres ne vivent pas vraiment à l'écart du monde. Ils se mêlent à la vie locale. Ils participent à l'activité commune et aux loisirs de tous. A preuve, la plainte qu'ils font entendre dans la Lettre quand ils écrivent : « On nous a chassés des maisons ; on nous a interdit les thermes, le forum et de paraître dans n'importe quel lieu public ». Pourquoi dès lors cette attitude ségrégationniste de la part des païens ? C'est que, si les chrétiens mènent apparemment la même existence que les autres, au fond leur vie est radicalement différente de celle des autres. Et c'est pourquoi on les met au ban de la communauté civique, avant même de les persécuter rageusement. Sur ce point aussi la lecture de la Lettre est éclairante. Il y a d'abord les calomnies : « les repas de Thyeste, les incestes d'Œdipe et des choses qu'il nous est interdit de dire, de penser et même de croire qu'elles aient jamais existé parmi les hommes ». On l'a vu, l'origine de ces ragots qui se propagent si aisément dans une opinion publique inquiète est toujours la même, c'est l'incompréhension née de la déformation de rites ou d'usages en pratique dans des sectes ou des confréries fermées par l'exigence d'une initiation. Les mêmes accusations avaient été portées trois siècles et demi plus tôt contre les hommes et les femmes qui fréquentaient les *Bacchanalia* lors du scandale qui secoua Rome et l'Italie en 185 avant Jésus Christ.

Mais il y a beaucoup plus. La haine qui en 177 se déchaîne sur les chrétiens de Lyon et de Vienne et alimente les tourments les plus cruels puise sa source dans l'imputation de deux crimes majeurs. Le premier, « ils introduisent chez nous un culte étranger et nouveau ». Etranger ? là n'est pas tellement la question. Mithra et Cybèle aussi étaient étrangers. Mais ces divinités venues d'Orient avaient été reconnues officiellement. Leur *religio*

était devenue *Licita*. Et même elle pouvait n'apparaître que comme un rameau du culte impérial le plus officiel : c'est le *sanctissimus ordo* de *Lugdunum* qui confère la perpétuité de son sacerdoce à l'officiant métroaquic, par ailleurs reconnu par les *quindecimviri sacris faciundis* de Rome ; ce sont les mêmes décurions qui par décret ont octroyé le lieu de culte ; et c'est à la fois *pro salute* de l'empereur régnant, de sa famille et du *status coloniae Lugdunensium* que la célébration taurobolique est accomplie (21). Autant dire que le culte métroaquic est intégré à la vie de la communauté lyonnaise. Toute différente est la « nouvelle » religion du Christ. Nouvelle à tous égards : par son monothéisme intransigeant (un seul Dieu, et qui plus est inconnaissable à qui n'est pas digne de le connaître, et ineffable : « Dieu n'a point de nom comme un homme » — un seul modèle, le Christ, fils de Dieu et mort crucifié au terme de sa vie terrestre... bref, un langage incompréhensible pour des païens habitués à un panthéon anthropomorphisé). Nouvelle aussi par son refus catégorique de toute compromission avec les cultes existants (« on les pressait de jurer par les idoles »), ce qui, au moment précis où le monnayage officiel plaçait ses émissions sous le vocable de *Salus Augusti* et où les populations de l'Empire, conscientes que de la *Salus Imperatoris* dépendait la *Felicitas Imperii* (22), priaient unanimement et sacrifiaient pour la santé et la conservation de leur Prince, passait pour un crime d'« athéisme » et d'« impiété », crime abominable propre à aggraver la rupture de la *pax deorum* et donc à prolonger les malheurs du temps. Nouvelle encore par son comportement : non seulement les chrétiens ne se nourrissent pas comme les autres (« il n'est pas permis de manger le sang des animaux sans raison »), mais ils supportent sans répondre les humiliations et les sévices, ils méprisent les supplices », ils pardonnent à leurs bourreaux, mieux ils prient pour eux et, après avoir considéré leurs souffrances comme un « combat » mené par des « athlètes » (langage qu'un païen pouvait comprendre), ils attendent la mort comme une « victoire » qui leur confèrera la « couronne » d'immortalité (langage plus difficile à comprendre pour un païen moyen). Et surtout — c'est ce qui dans le récit de la Lettre excite le plus la férocité des bourreaux — ils se sentent à ce point étrangers à la communauté civique officielle et en revanche membres indifférenciés de leur confrérie qu'ils n'ont même plus

(21) *C. I. L.*, XIII, 1751. C'est délibérément qu'a été laissée de côté la question d'un conflit, possible, entre chrétiens et dévôts de Cybèle dans le déclenchement de la persécution.

(22) Je prépare un mémoire sur ce sujet. Voir déjà les précieuses remarques de H. U. INSTINSKY, *Die alte Kirche und das Heil des Staates*, München, 1963.

de nom, plus de nation, plus de ville d'origine : « Au juge qui lui demande son nom, son pays, sa famille, Sanctus refuse de répondre s'il est libre ou esclave, il ne répond qu'une seule chose en langue romaine : je suis chrétien ». Même réponse de Blandine. Même réponse d'Alexandre. « *Christianus sum* » leur tient lieu d'état civil, de statut, de race, de « tout ». Ces deux mots définissent à la fois leur appartenance à Dieu, résultat du baptême, et leur « communion » au Christ et à leurs « frères ». Quand on se rappelle l'importance du « nom », qui pour un Romain signifie l'appartenance à la « patrie » romaine (23), à une *gens* et à ses cultes, à un héritage de civilisation, bref à une culture qui s'apprécie à la mesure de la *maiestas populi Romani*, on comprend qu'ait été jugé insupportable le refus des chrétiens. De là la concentration des haines populaires et même des mesures publiques contre le *nomen christianorum* (cf. Tertullien, Apol. I : *Odii erga nomen christianorum*).

Telles sont, d'après la seule Lettre des chrétientés de Lyon et de Vienne, les caractéristiques qui s'en dégagent pour faire apparaître le vrai visage de ces confréries et de leurs membres. Sans doute n'a-t-il rien de profondément original, sauf peut-être en ce qui concerne le recrutement mi-oriental, mi-local, mais en cela les communautés n'étaient-elles pas le reflet des composantes de la population de ces villes ? Pour le reste — l'organisation de la chrétienté (un évêque, des « anciens », des diacres), l'esprit de charité et d'humilité de ses membres, leur comportement fraternel, leur aspiration « à la plénitude de l'amour envers Dieu et le prochain », leur conception d'un bonheur *post mortem* assuré par l'union dans le Christ ressuscité — rien ne distinguait plus la chrétienté de Lyon des autres chrétientés d'Occident. C'était en 177 une faible minorité de « frères » et de « sœurs », unis dans une même foi et à la poursuite d'un même idéal, qui, sans vivre à l'écart de la communauté civique, se comportaient cependant de manière différente et qui, dans la mesure où ils se sentaient bannis de la société locale, éprouvaient d'autant plus de réconfort à resserrer leurs liens avec leurs « frères » et « sœurs » des autres chrétientés. En temps de paix, ils étaient pour leur entourage païen un objet de scandale. En période de crise, ils devenaient une menace pour l'unité romaine, pour l'ordre établi et pour la bonne harmonie des relations entre les hommes et les dieux. Pour les Lyonnais, installés au carrefour des routes venant des frontières rhénanes, danubiennes et alpestres, menacés dans leurs intérêts et préoccupés par la situation dramatique du moment,

(23) Voir maintenant sur ce sujet d'excellentes remarques de M. BONJOUR, *Terre natale. Etudes sur une composante affective du patriotisme romain*, Paris, 1975.

cette minorité représentait un danger à éliminer. De là le caractère local et populaire de la persécution ; de là aussi l'acharnement de la foule contre les Chrétiens et même contre leurs cendres.

Paris, mai 1977

Marcel LE GLAY

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Nous présentons ici parmi une foule d'autres ouvrages quelques titres utiles pour ceux qui voudraient approfondir l'histoire des martyrs de 177 et du martyre en général (se reporter également à la bibliographie).

- GRIFFE. — *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*. T. I : « Des origines chrétiennes à la fin du IV^e siècle ». Paris-Toulouse, Picard, Institut catho., 1947.
- GRÉGOIRE (Henri). — *Les persécutions dans l'Empire romain*,... avec la collaboration de P. Orgels, J. Moreau, etc. Genebloux, 1950. Académie Royale de Belgique, cl. de Lettres, mémoire 2^e ser., 46.
- AUBER (B.). — *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins*. Paris, 1875.
- COLIN (Jean). — *L'Empire des Antonins et les martyrs gaulois de 177*. Bonn, 1964.
- CHAGNY (André). *L'aurore sanglante du christianisme en Gaule... Les martyrs de Lyon en 177*. Etude historique. Préface de M. Germain de Montauzan. Lyon, E. Vitte, 1936.
- PUECH (A.). — *Histoire de la littérature grecque chrétienne*. Paris, 1930, p. 167-219.
- NAUTIN (Pierre). — *Lettres et écrivains chrétiens des II^e et III^e siècles*. Paris, 1961.
- BENOIT (André). — *Saint Irénée [130-208 ap. J.-C.]. Introduction à l'étude de sa théologie*. Paris, P.U.F., 1960. Thèse de théologie protestante, Strasbourg.
- AUDIN (Amable). — *Essai sur la topographie de Lugdunum*. 1956.
- AUDIN (Amable). — *Lyon, miroir de Rome dans les Gaules*. 1965.
- MAUPERTUY (DROUET de). — *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne*. 1708. p. 6.
- DUFOURCQ (Albert). — *Etude sur la Gesta Martyrum*. Paris, 1900. (Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome).
- DELEHAYE (Hippolyte). — *Les origines du culte des martyrs*. 2^e éd. Bruxelles, Société des Bollandistes, 443 p., 1933.
- GUIGUE. — *La fête des Merveilles*. Bibliothèque historique du Lyonnais, 1886, p. 153-209.

J.-F. GRENOUILLER.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES " AMIS DE VIENNE "

Présidents d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

M. Paul MICHALON - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Co-Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. André PELLETIER - Docteur ès-Lettres - Maître de conférences à l'Université de Lyon II - Co-Directeur du
Centre de Recherches Archéologiques

M. Serge TOURRENC - Directeur adjoint de la Circonscription
Archéologique

M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur d'Histoire au Lycée de
Vienne.

Vice-Présidents : M. Marcel GOURDANT - Commerçant - VIENNE.

Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire - VIENNE

M. François RENAUD - Professeur d'Histoire au Lycée de
Vienne

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorier : M. Félix JACOB - VIENNE

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M^e Charles Frecon - Notaire - VIENNE

M. Jean-François Grenouiller - Licencié ès-Lettres - LES CÔTES-D'AREY

M. Jean Gueffier - Adjoint au Maire de Vienne - Conseiller Municipal

M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES-
VIENNE

M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice Seguin - VIENNE

M. Jean Vaganay - Industriel - VIENNE

Commissaire Adjoint :

M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE (Commission
Propagande et Sorties)

